



Cuaderno de Trabajo No. 7
Document de Travail No. 7

Tourisme et Garifunas à Livingston, Guatemala Economie et culture en contexte touristique

Olivier Cuisset

México, Agosto 2009

AFRODESC
<http://www.ird.fr/afrodesc/>



CUISSET Olivier, 2009. *Tourisme et Garifunas à Livingston, Guatemala. Economie et culture en contexte touristique*. Documento de Trabajo No. 7 / Document de Travail No. 7, México: Proyecto AFRODESC

El Programa Internacional de Investigación AFRODESC, “Afrodescendientes y esclavitud: dominación, identificación y herencias en las Américas” está financiado principalmente por la Agencia nacional de investigación (ANR) francesa y comprende una docena de instituciones mexicanas, francesas, colombianas y de otros países. Para más información, se puede consultar el sitio web <http://www.ird.fr/afrodesc/>. Las actividades de AFRODESC se llevan a cabo en colaboración estrecha con el Programa europeo de investigación EURESCL « Slave Trade, Slavery, Abolitions and their Legacies in European Histories and Identities ».

Tourisme et Garifunas à Livingston, Guatemala

Economie et culture en contexte touristique



Olivier Cuisset

Master 2 recherche

Directeur d'études : Christian Gros

Juin 2009

Remerciements

A Christian Gros pour sa bienveillance distanciée et son havre de paix dans le Larzac.

A David Dumoulin pour son écoute et ses conseils.

A Carlos Agudelo pour son aide et sa gentillesse.

A Nicolas Rey pour son soutien enthousiaste et son expérience partagée.

A Anna, Pichu, Pofy, Diana, Eddy, Sara, Cris, Umberto, Ivan, Agustina, Eva et Bernardo pour les bons moments passés sur place.

Aux étudiant-e-s de l'institut, Anne-Laure, Ana Milena, Julie, Claude, Maxime, Marsha.

A mes parents et amis, et à ceux que j'ai oublié.

Contact : olivier.cuisset@hotmail.fr

Sommaire

Remerciements	2
Introduction	5
PREMIÈRE PARTIE : MARCHANDS ET CONSOMMATEURS	16
1 . Structuration de l'espace marchand	17
Panorama historique et géographique	17
Structure économique : la formation d'un oligopole	23
2 . Des hippies aux cruceros	30
Distinctions et généralités	30
La logique cumulative et combinatoire du circuit itinérant	35
DEUXIEME PARTIE : EXOTISME ET CONSOMMATION	38
1 . L'autre de l'Occident	39
Esthétique de l'exotisme	39
Signifier la culture	43
2 . L'exotisme et son envers	46
Regard touristique et violence symbolique	46
De la relation réifiée : regards croisés	50

TROISIEME PARTIE : ORDRE SOCIAL ET IDENTITES	56
1 . Division du travail et ethnicité	57
Tourisme et hiérarchie ethnique	57
Entre fierté et aliénation	63
2 . Le tourisme au coeur des tensions	66
Tourisme et sécurité	66
A l'occasion d'un fait divers	68
QUATRIEME PARTIE : MULTICULTURALISME ET FOLKLORISATION	71
1 . L'élite culturelle garifuna	72
L'émergence du mouvement ethnique garifuna	72
Une institutionnalisation contestée	76
2 . Folklore et politique	78
Multiculturalisme et folklorisation	78
Identités	86
Conclusion	91
Bibliographie	96
Cartes	104
Annexe	109

Introduction

En France, peu d'études sont spécifiquement consacrées au tourisme. Du fait du manque de légitimité du tourisme en tant qu'objet sociologique à part entière, la littérature « grise » et les publications grand public prédominent. Il s'agit pourtant d'un phénomène majeur à l'échelle mondiale. L'Organisation mondiale du tourisme (OMT) estime les bénéfices du tourisme international pour l'année 2007 à 625 milliards d'euros, soit 30% des exportations mondiales de services. Ces chiffres sont sujets à caution, puisqu'ils prennent en compte le nombre total d'arrivées internationales, sans distinction de motif – 908 millions en 2007, 924 en 2008¹. Ils donnent néanmoins une idée de l'importance quantitative des flux, dont les taux de croissance sont parmi les plus élevés de l'économie mondiale. Ces flux sont très inégalement répartis, en termes de recettes comme en nombre de visiteurs. A elle seule l'Europe enregistre plus de la moitié des arrivées (52,9%) ; si l'on ajoute l'Amérique du nord, ce ratio atteint quasiment les deux tiers (63,5%)². L'Amérique centrale, pour sa part, représente moins de 1% du trafic mondial, mais enregistre la plus forte hausse de l'année, avec une croissance de 7,9% par rapport à 2007³. D'une manière générale, la part des pays du sud tend à augmenter progressivement depuis les années 1960. A la fin des années 1980, Georges Cazes avait analysé le phénomène, mettant en évidence les logiques de dépendance et les dynamiques de concentration à l'oeuvre dans ce secteur en émergence⁴.

Produit de l'accroissement des revenus au sein des pays riches et des élites des pays pauvres, de l'urbanisation, de l'avènement de la société des loisirs et de la consommation⁵, de la baisse du coût des transports, de la structuration du secteur en un réseau de production et de commercialisation global, le tourisme international a beaucoup à nous apprendre, et de fait il s'est installé au coeur des polémiques de l'époque sur les effets sociaux, économiques et culturels de la mondialisation, si l'on entend par ce terme une mise en relation des différentes parties du monde par une intensification de la circulation de biens, de capitaux, de messages

¹ http://www.unwto.org/index_f.php, site de l'OMT, consulté en mai 2009.

² Chiffres pour 2008, selon OMT, *Baromètre OMT du tourisme mondial*, vol. 7, n°1, janvier 2009.

³ *Ibid.*

⁴ Georges Cazes, *Les nouvelles colonies de vacances. Tome 1 : le tourisme international à la conquête du Tiers-Monde*, L'Harmattan, Coll. Tourisimes et Sociétés, Paris, 1989.

⁵ Cf. Joffre Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir?*, Seuil, Paris, 1962.

et d'individus. En termes macro-économiques, le tourisme est considéré comme une exportation, et chaque Etat s'attache à calculer le montant des devises qu'ils génèrent. Le tourisme est devenu la troisième source de devises du pays, avec les *remesas* et les exportations de produits agricoles (café, banane, sucre), et selon l'agence publique *Invest in Guatemala*, entre 2004 et 2007, le secteur du tourisme a attiré plus de 70 millions de dollars de capitaux étrangers, ce qui en fait le troisième secteur d'investissement après les usines et l'agro-industrie⁶. Les grands projets se multiplient à la faveur des traités de libre-échange avec l'Union européenne et les Etats-Unis, tandis que les instances internationales comme la BID ou l'OMT exhortent régulièrement les pays d'Amérique centrale à faire du tourisme la base du développement dans la région⁷. Un homme d'affaires polonais projette d'ailleurs de faire un « nouveau Cancun » au Canal Ingles, juste en face de Livingston, avec la construction d'un gigantesque complexe de luxe et la mise en place de charters entre Varsovie et Puerto Barrios⁸.

Nelson Graburn a établi une distinction schématique entre quatre types de tourisme, qu'il regroupait en deux grandes catégories : tourisme naturel (récréatif ou écologique) et tourisme culturel (historique ou ethnique)⁹. Ces motivations peuvent se combiner, comme c'est le cas au Guatemala : sites archéologiques, cités coloniales, villages indigènes, trekking sur les volcans, observation de la faune tropicale... Livingston occupe une place à part. A l'embouchure du Rio Dulce, sur la côte caraïbe, Livingston fait partie de qu'on a appelé les « Caraïbes péninsulaires », « *Afroamérica* » ou encore « *América de las plantaciones* ». La façade atlantique de l'isthme, une bande de terres basses, chaudes et humides, était à l'époque coloniale une marge économique sans intérêt. Les centres politiques de la Capitainerie générale du Guatemala étaient situés dans le centre ou sur la côte pacifique ; sur le littoral atlantique, la présence espagnole était minime et ponctuelle, et les quelques ports étaient victimes d'incessantes razzias. A partir du XVIème siècle, des populations noires, esclaves ou réfugiées, se sont adjoints aux ethnies indiennes qui vivaient là, trouvant refuge dans les forêts. L'Etat n'aurait réellement pénétré la région que dans la seconde moitié du XIXème siècle¹⁰.

⁶ « Exportaciones, inversión y remesas empujan economía », *Prensa Libre*, 14 décembre 2007.

⁷ « Turismo vs Pobreza », *Prensa Libre*, 30 août 2008.

⁸ « El sueño de Izabalenses », *Prensa Libre*, 30 mars 2008. Des organisations écologistes locales ont déjà fait connaître leur opposition.

⁹ « Tourism : The Sacred Journey », dans Valene L. Smith (ed.), *Hosts and Guests. The Anthropology of Tourism*, University of Pennsylvania Press, 1989 [1978], pp 21-36.

¹⁰ Eve Demazière, *Les cultures noires d'Amérique centrale*, Karthala, 1994.

Le village de Labuga (*la boca* en garifuna), aujourd'hui connu sous le nom de Livingston, a été fondé en 1802 par un groupe composé de *negros franceses* et de Garifunas. On appelle *negros franceses* les noirs qui, chassés de Saint-Domingue en 1795 par la France révolutionnaire et son nouvel allié Toussaint Louverture, menaient le « soulèvement général des Noirs » impulsé par les monarchies européennes en 1791 pour déstabiliser la révolution française. Parmi eux Marcos Sanchez Diaz, considéré comme le fondateur de Livingston. Ces exilés sont arrivés au Honduras en 1796, soit un an avant les Garifunas. Le terme garifuna serait dérivé du mot *kalinago*, par lequel les Indiens caraïbes se désignaient eux-mêmes. Originaires du bassin de l'Orénoque, les Caraïbes sont arrivés dans les petites Antilles quelques siècles avant la conquête, repoussant les Taïnos vers le nord. Ces derniers parlaient une langue d'origine arawak, que les femmes capturées par les Caraïbes continuaient à pratiquer. En 1635, deux bateaux négrier font naufrage à proximité de l'île Saint-Vincent ; un troisième navire connaît le même sort en 1675 ; parallèlement, des esclaves en fuite commencent à trouver refuge sur l'île. Dès 1683, un rapport destiné au roi de France estime que Saint-Vincent compte 4000 Noirs contre 2000 Caraïbes¹¹. Le terme de Caraïbes noirs désigne cette population qui a adopté les femmes et la culture des Caraïbes, jusqu'à les supplanter en nombre. La résistance contre les colons anglais, français et espagnols permet à l'île d'être déclarée « territoire neutre » en 1660. Après avoir repoussé une nouvelle attaque française en 1719, les Caraïbes noirs s'allient avec la France contre l'Angleterre lors de la guerre de Sept ans (1756-1763). En 1763, le traité de Paris établit la souveraineté anglaise sur Saint-Vincent, laquelle sera réaffirmée dans le traité de Versailles en 1783. Cantonnés dans une réserve, les Caraïbes noirs résistent aux assauts anglais jusqu'en 1796. En 1797, un an après la mort de leur chef Joseph Chatoyer, allié des Français, ils sont déportés vers l'île de Roatan ; à leur arrivée, ils sont alors à peine plus de 2000. Ils débarquent au Honduras, où ils sont enrôlés dans la milice espagnole de Trujillo, aux côtés des *negros franceses*, pour défendre la côte des corsaires anglais. Ils fondent rapidement des villages tout au long de la côte, du Nicaragua au sud jusqu'au Belize au nord. Les femmes s'occupent des travaux agricoles, les hommes combinent la pêche et la contrebande. Labuga devient Livingston en 1831, lorsque le gouvernement guatémaltèque fait du village le centre administratif de la zone, lui donnant le nom du juriste américain qui a inspiré le code pénal du pays.

¹¹ Cf. Nicolas Rey, *Quand la Révolution aux Amériques était nègre*, Karthala, 2005.

A la même époque, les Garifunas se rallient à la révolte conservatrice contre les réformes libérales de Francisco Morazan, qui remettent en question la propriété collective de la terre. Quelques années plus tard, ils subissent les persécutions du général Rafael Carrera contre un peuple réputé cannibale. Mais en temps de paix, ils sont une force d'appui indispensable pour la défense et le développement de la côte caraïbe. Après la révolution libérale de Justo Rufino Barrios en 1871, les gouvernements libéraux au pouvoir ouvrent les bras aux investisseurs étrangers, intégrant pleinement le Guatemala comme périphérie du système-monde¹², vouée à l'exportation de matières premières. Livingston est officiellement habilité comme port d'import-export en 1878. L'UFCo, fondée par Minor Keith en 1899 suite à la fusion entre plusieurs multinationales américaines, a rapidement obtenu du dictateur Manuel Estrada Cabrera le contrôle de la quasi totalité des moyens de transport et de communication au Guatemala ; elle établit un terminal portuaire à Livingston pour l'exportation de la banane vers les Etats-Unis. Avant que l'UFCo n'établisse son empire¹³, les Allemands, qui contrôlaient le commerce du café suite à des concessions gouvernementales exorbitantes, l'exportaient vers Hambourg depuis le port de Livingston. Dès le début du XIXème siècle, l'exploitation du bois, sous la coupe des Anglais, drainait sur la côte des flux de travailleurs, de commerçants et de navigateurs.

Ces industries d'exportation ont suscité des vagues migratoires successives, des hommes d'affaire occidentaux aux paysans qeqchis, expropriés de leurs terres des Verapaces, en passant par les *coolies*¹⁴ et les Chinois, qui s'investissent dans les activités commerciales de la ville. Les Garifunas perdent progressivement du terrain, foncièrement et économiquement¹⁵. Ils fournissent une partie de la main d'oeuvre, pour les activités de récolte et de transport ; dès le milieu du XIXème, le travail salarié des hommes était devenu un complément indispensable aux activités de pêche et d'agriculture¹⁶. « *En la década de 1900, cuando la UFCo [United Fruit Company] estableció sus grandes complejos de comisariato-ferrocarril y plantaciones en Centroamérica, los Caribes negros ya estaban atropados por la tela europea*

¹² Le concept d'économie-monde a été élaboré par Fernand Braudel pour désigner un espace hiérarchisé d'échanges commerciaux, dominé par un centre auquel sont subordonnés les marges – cf. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVème-XVIIIème siècle*, Armand Colin, Paris, 1979. Il a été développé par Immanuel Wallerstein dans *Le système-monde du XVème siècle à nos jours*, Flammarion, Paris, 1984.

¹³ Minor Keith, à la tête d'un véritable Etat dans l'Etat, était surnommé le « roi sans couronne » d'Amérique centrale.

¹⁴ Hindous amenés par les Anglais au XIXème siècle.

¹⁵ Nicolas Rey, « La movilización de los Garifunas para preservar sus tierras « ancestrales » en Guatemala », article inédit, communication personnelle, septembre 2009.

¹⁶ Nancie Gonzalez, « Garifuna Settlement in New York : A New Frontier », *International Migration Review*, Vol. 13, n°2, Summer 1979, p 255.

para ropa y cobijas, la porcelana, el cristal, los cubiertos, machetes, cuchillos, armas y municiones, ollas y hornillos de hierro, lámparas de queroseno, joyería, botones y hebillas, anzuelos de pesca y arpones, y por una miríada de otros objetos, incluyendo algunos alimentos »¹⁷. Cette citation donne une idée de l'ancienneté de l'incorporation de Livingston et des Garifunas aux circuits marchands nationaux et internationaux. Dans les années 1910, les autorités municipales les expulsent au nord-ouest de la ville, réservant les quartiers qu'ils avaient historiquement fondés au centre et au sud-est aux étrangers puis aux *ladinos*. Les Chinois règnent alors sur les salons de coiffure, hôtels, boulangeries, cantines et pharmacies. A la fin de la décennie 1930, la fermeture de l'UFCO à Livingston, suite au transfert de ses activités à Puerto Barrios, entraîne un certain déclin économique de la ville. Les Garifunas commencent à quitter les périphéries rurales pour s'installer dans le centre urbain, et à migrer plus loin pour trouver de nouvelles sources de revenu. L'organisation de la guérilla dans la région d'Izabal à partir des années 1960 et le départ définitif de l'UFCO du Guatemala dans les années 1970 accélèrent le processus. L'abandon de la périphérie rurale pour le centre urbain est achevé dans les années 1980¹⁸.

Aujourd'hui, la pêche artisanale a quasiment disparu face au développement de la pêche industrielle, l'agriculture de subsistance a été abandonnée, les terres vendues ou expropriées. Ce processus a été progressif ; durant une bonne partie du XXème siècle, les hommes ont continué à pêcher, et les femmes à cultiver la terre¹⁹. L'économie traditionnelle n'a véritablement été abandonnée qu'avec les départs massifs aux Etats-Unis, dans la seconde moitié du XXème siècle. Les hommes d'âge moyen ont commencé à émigrer vers les grands centres urbains, New-York, Los Angeles ou Miami, bientôt suivis par leurs femmes, puis par les jeunes, à tel point qu'on peut parler aujourd'hui d'une « migration permanente » vers les Etats-Unis²⁰ On estime aujourd'hui que 40 à 60% des hommes sont partis – la grande majorité aux Etats-Unis, et que la moitié des foyers environ dépendent des *remesas*²¹. Dans le même temps, les Qeqchis, poussés par la guerre civile et le manque de terres, ont poursuivi le

¹⁷ Nancie Gonzalez, *Peregrinos del Caribe, etnoénesis y etnohistoria de los Garifunas*, Guaymaras, Tegucigalpa, 2008 [1988], p 289.

¹⁸ Nicolas Rey, *Les ancêtres noirs « révolutionnaires » dans la ville caribéenne aujourd'hui : l'exemple de Livingston, Guatemala*, Thèse de doctorat, Université de Paris 1, 2001.

¹⁹ Mary W. Helms, « Black Carib Domestic Organization in Historical Perspective : Traditional Origins of Contemporary Patterns », *Ethnology*, Vol. 20, n°1, Janvier 1981, pp 77-86.

²⁰ Maren Mohr de Collado, « Los garinagu en Centroamérica y otros lugares. Identidades de una población afro-caribe entre la tradición y la modernidad », *Indiana* n°24, 2007, pp 67-86.

²¹ Caro Mendez Nelson, « Vínculos y efectos de la globalización en la organización social, económica y en la prevalencia de malaria en la Región Costera de Livingston », *Cuadernos de Salud Pública*, vol. 23, suppl. 1, Guatemala, 2007.

peuplement de la périphérie rurale ; on trouve toujours des commerces chinois, bien que certains soient partis, et que d'autres se soient progressivement mêlés aux *ladinos*, attirés de longue date par des opportunités administratives, commerciales, ou par l'industrie de la pêche. Ces derniers continuent à venir de nombreuses régions du pays – Zacapa, Chiquimula, Jalapa, etc. Les périphéries rurales sont essentiellement occupées par des paysans qeqchis. La classe riche de la capitale, a investi dans des villas, en périphérie ou le long de la plage ; le général Efraín Ríos Montt²² a lui-même une résidence secondaire en amont sur le fleuve, qu'il fait gardienner par des indigènes.

MacRae Taylor décrivait la culture garifuna comme « un gâteau africain confectionné avec des ingrédients amérindiens »²³ ; il était guidé, dans la perspective de Melville Herskovits²⁴, par la recherche de survivances africaines au sein des « cultures noires du Nouveau Monde », selon l'expression d'Arthur Ramos²⁵. On peut douter de la pertinence d'une telle approche²⁶. La culture garifuna s'est constituée à partir d'éléments d'origine amérindienne, africaine et européenne. Le culte des ancêtres, à travers notamment le rituel du *chugu*, y tient une place fondamentale. Nicolas Rey a décrit le système de maison comme le système central dans l'organisation sociale de la communauté. A chaque maison correspond un terrain divisé en plusieurs parcelles (*pedazos*) ; le *pedazo* souche confère le statut de chef de maison, donc la propriété foncière et le droit d'accorder ou non le droit d'usage aux autres membres du groupe familial (ou aux alliés du groupe par amitié ou union conjugale). La règle précipitaire veut que la femme transmette ce privilège à son fils aîné, et l'homme à sa fille benjamine, selon un principe de filiation croisé. Ce système de transmission est à la base de l'organisation traditionnelle de la vie sociale, économique (entraide) et religieuse (culte des ancêtres)²⁷.

Cette culture est une identité moderne, si l'on entend par modernité la mise en place d'une économie-monde occidentale consécutive à l'entreprise coloniale européenne, à partir du XVIème siècle essentiellement. Un nouveau modèle de pouvoir apparaît, où la division du

²² Après le coup d'Etat de 1982, Ríos Montt a dirigé la junte militaire jusqu'en 1983 ; il a mis en place les « Patrouilles d'auto-défense civiles » (PAC), qui ont rasé des centaines de villages et massacré des dizaines de milliers d'indigènes (politique dite de la terre brûlée).

²³ Douglas MacRae Taylor, « The Black Caribs of British Honduras », *Anthropology*, n°17, 1951.

²⁴ *The Myth of the Negro Past*, Beacon Press, Boston, 1990 [1941].

²⁵ *As culturas negras do Novo Mundo*, Civilização Brasileira, Rio De Janeiro, 1979 [1937].

²⁶ Cf. Stefania Capone, « Repenser les "Amériques noires". Perspectives de la recherche afro-américainiste », *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 90, n°1, 2005, pp 83-91.

²⁷ *Les ancêtres noirs "révolutionnaires" dans la ville caribéenne aujourd'hui : l'exemple de Livingston, Guatemala*, Thèse de doctorat, Université de Paris 1, 2001, pp 308-313.

travail s'organise selon une hiérarchie ethnoraciale globale : la colonialité, où la construction des dominés en tant qu'Autres, différents et inférieurs, vient légitimer le processus d'exploitation économique²⁸. L'Amérique a été le « premier espace-temps » de ce modèle de pouvoir à vocation mondiale. Au Guatemala, un des pays les plus inégalitaires du monde²⁹, la hiérarchie ethnique héritée de la colonisation est toujours d'actualité, et recoupe les inégalités de statut – comme le résume Nancy Martinez : « *la conformación étnica en Guatemala se rige por una pigmentocracia encabezada por las familias que se consideran "blancas" y descendientes de colonizadores europeos que han tomado el control económico y político hasta nuestros días* »³⁰. On estime que le pays est composé à 60% d'Indiens, répartis en une vingtaine d'ethnies. La complexité ethnique du pays a été subsumée sous la dichotomie Indien-*ladino*, cette dernière catégorie étant définie par la « non-indianité » et l'adoption de la culture occidentale qui était celle des élites créoles. La population noire et mulâtre, en revanche, n'a jamais été incluse dans la construction de l'identité nationale. « *el negro en Guatemala, cuando se reconoce, se ubica en la costa atlántica, en Puerto Barrios, o en Livingston, o simplemente en Belice ; pero no es una figura asociada con la nación como lo es el indígena ; es, para empezar, una presencia extraña* »³¹. Cette population représente aujourd'hui une infime minorité – environ 5000 individus recensés, sur une population de 13 millions d'habitants. Les Garifunas du Guatemala, de fait, se considèrent comme Noirs. Le phénotype joue un rôle déterminant. En s'inspirant des travaux de Danielle Juteau, on peut définir le terme d'ethnicité comme le rapport entre une face externe, qui se construit dans un rapport inégalitaire, et une face interne, qui renvoie aux rapports que le groupe ainsi reconfiguré établit avec sa spécificité historique et culturelle)³². Dans le cas des Garifunas comme des autres populations noires, l'identité ethnique est aussi une identité raciale³³.

Classe, race et ethnicité sont étroitement liées : « la race est une modalité par laquelle la classe est vécue »³⁴. Le paradigme multiculturaliste est censé s'être imposé aux dépens de l'idéologie du « métissage », avec la proclamation d'une nation pluri-ethnique dans la constitution de

²⁸ Anibal Quijano, « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América latina », dans *Colonialidad del saber : eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, Buenos Aires, Clacso, 2005, pp 201-246.

²⁹ Avec un coefficient de Gini de 0,6 sur une échelle de 0 à 1, le Guatemala ferme la marche avec le Brésil et certains pays africains.

³⁰ « Ladino blanco, Garifuna negro. Algunos aspectos del racismo y la identidad en Livingston, Guatemala », dans José Alejos García (éd.), *Dialogando alteridades : identidades y poder en Guatemala*, UNAM, México D.F., 2006, p 131.

³¹ Nancy Martinez, *Op.cit.*, p 140.

³² *L'ethnicité et ses frontières*, Presses de l'université de Montréal, 1999, pp 177-197.

³³ Peter Wade, *Race and Ethnicity in Latin America*, Pluto Press, Londres, 1997, pp 37-39.

³⁴ *Ibid.*

1985 et la signature des accords de paix qui ont mis fin à une guerre de plus de trente ans en 1996. Mais l'opposition de l'oligarchie conservatrice, le rejet du projet de réforme de la constitution en 1999, ainsi que le faible progrès des dépenses sociales n'ont pas permis l'application réelle des accords de paix dans ses dimensions politiques, économiques et sociales. A vrai dire, la volonté affichée d'assimilation, qui de fait concevait le métissage comme un blanchiment progressif, a montré ses limites dans la pratique, le maintien des frontières ethniques étant le fondement du système d'exploitation de la main d'oeuvre noire et indigène. La diversité ethnique du pays reconnue par la constitution de 1985, mais de manière ambiguë, l'idée d'une tutelle de l'Etat sur les peuples indigènes étant réintroduite plus de 100 ans après sa disparition³⁵. Le « tournant multiculturel » ne change donc pas la donne, et le Guatemala reste un des pays les plus inégalitaires du monde, et le racisme un de ses ressorts essentiels. Au plus fort de la guerre civile, dans les premières années de la décennie 1980, l'armée massacrait des indigènes par milliers ; et les discours bellicistes prônant la conquête du Belize ne manquaient pas de stigmatiser les populations noires comme étrangères et indésirables.

Pourtant, sous la pression des organisations internationales et concomitamment à l'essor du tourisme dans la région, l'Etat a développé des politiques culturelles ciblées en direction des peuples dits « indigènes et tribaux » – selon la dénomination de la convention 169 de l'Organisation Internationale du Travail (OIT), ratifiée par le congrès guatémaltèque en 1996. Selon Jean-Pierre Warnier, toute politique culturelle comporte trois dimensions stratégiques : la culture comme ressource économique ; une opération de communication ; un objectif d'inculcation identitaire³⁶. Or la plus importante des industries culturelles du Guatemala est bien celle du tourisme. L'intérêt de l'Etat pour le développement touristique du pays remonte à l'entre-deux-guerres. La première compagnie à organiser des tours au Guatemala est la *Grace Line* de San Francisco, en 1920. Mais la véritable expansion du secteur n'intervient qu'après la seconde guerre mondiale, et, surtout, à partir des années 1960. L'Institut guatémaltèque du tourisme (INGUAT) est créé par le régime militaire au pouvoir en 1967. En 1970, le pays enregistre près de 175 000 visiteurs. Ce chiffre monte à plus de 500 000 en 1979 ; après un infléchissement au début des années 1980, avec le déchaînement de la violence et la contraction économique, il revient à peu près au même niveau en 1996. Il est aujourd'hui

³⁵ Cf. Richard N. Adams, Santiago Bastos, Arturo Taracena Arriola, *Las relaciones étnicas en Guatemala, 1944-2000 y Etnicidad, Estado y nación en Guatemala, 1808-1985. Una síntesis*, Cirma, Guatemala, 2004.

³⁶ *La mondialisation de la culture*, La Découverte, coll. Repères, Paris, 2004, p 70.

(sur)estimé à plus d'un million – en comptabilisant la totalité des transits.

Livingston occupe une place marginale au sein du circuit national. La ville a tout de même connu une croissance remarquable, au point que le tourisme y est aujourd'hui la principale activité économique. Elle joue sur sa spécificité de « ville noire » et caribéenne pour attirer des touristes en quête d'exotisme. La « culture garifuna » se trouve au coeur d'intérêts touristiques qui la dépassent, alors qu'elle est dans les faits en situation de déliquescence, du fait de l'émigration et des bouleversements économiques et démographiques récents à Livingston.

C'est pourquoi la culture doit être étudiée ici dans une perspective stratégique, performative, comme un ensemble d'éléments signifiants susceptibles d'usages variés selon la position et les intérêts des différents acteurs – une référence objectivée, empruntant aux arts ou au mode de vie. De même, et bien que le degré d'interconnaissance soit élevé parmi les Garifunas de Livingston, le terme de communauté fait référence à une communauté linguistique plus qu'à une société organique au sens tönien (opposé à la société contractuelle). Le tourisme est un vecteur puissant d'intégration à l'économie marchande internationale ; il n'en est en fait qu'une étape récente, qui vient ponctuer une histoire de migrations et d'échanges commerciaux qui a façonné le paysage urbain et la réalité sociale de la ville. Envisager la culture dans ses rapports à l'économie invite à considérer l'économie touristique comme un système d'échange marchand, qui vit de vendre du rêve ; une consommation du *dépaysement*. Ce système implique une série d'acteurs, promoteurs, entrepreneurs, touristes, locaux, liés par des rapports de force à la fois économiques et culturels. Comprendre ces rapports de force, c'est se donner les moyens d'appréhender la dynamique culturelle présente, telle qu'elle se construit dans l'interaction des différents groupes sociaux³⁷.

En partant de ces hypothèses, on peut formuler la problématique suivante : comment la mise en tourisme de la culture garifuna s'inscrit-elle dans la hiérarchie sociale du système touristique et, plus largement, du système social local, national et international? Par système social il faut entendre une interdépendance dynamique, directe ou indirecte, de groupes et d'individus, selon un certain point de vue. En l'occurrence la variation du point de vue est essentielle – entre les échelles géographiques ; entre les dimensions politique, économique,

³⁷ On quitte ainsi les conceptions essentialistes de la culture au profit d'une approche relativiste – cf. Philippe Poutignat, Jocelyne Streiff-Fénart, *Théories de l'ethnicité*, PUF, Paris, 1995.

culturelle et sociale. L'ambition est d'étudier le tourisme comme un fait social total³⁸, encadré dans un contexte social plus large, qu'il contribue en retour à transformer.

Les différentes dimensions artificiellement distinguées pour l'analyse doivent être restituées dans leur dépendance mutuelle et leurs interactions permanentes. L'enquête se veut qualitative et exploratoire. Elle s'appuie sur un travail de terrain de plus de deux mois, effectué à l'automne 2008, en employant les méthodes de l'observation et de l'entretien semi-directif – l'objectif étant de donner la parole aux acteurs afin de faire surgir des questionnements pertinents. Ayant au départ un statut de touriste, mes propres impressions ont joué un rôle important dans ma réflexion, qui a quelque chose de l'auto-critique. Je me suis retrouvé par la suite dans une situation intermédiaire, changeant de statut selon mes interlocuteurs. Je n'ai pas voulu me limiter à une catégorie d'acteurs ; si les entretiens concernent essentiellement des Garifunas, impliqués ou non dans l'économie touristique, militants ou rencontres fortuites, de nombreux touristes ont été interrogés, ainsi que la grande majorité des hôteliers, patrons d'agences et de restaurants. Des entretiens ont également été menés à l'INGUAT et au ministère de la culture, dans le palais national de la capitale, Ciudad de Guatemala. Mais c'est le travail informel qui a sans doute été le plus fructueux : conversations au bar ou dans la rue, avec les guides, les artisans, les zonards, et au restaurant *Las Tres Garifunas*, où j'avais élu repère. Artisans et vendeurs de rue, dont une bonne partie sont des Européens plus ou moins installés, certains depuis de nombreuses années, ont été des informateurs privilégiés. Enfin, la ville de Livingston se prête fort bien à l'observation, du fait de sa petite taille et de la concentration de l'activité touristique. Des allers-retour réguliers en vélo, comme il est d'usage sur place, permettent d'effectuer des relevés réguliers – et différencient, dans le regard de l'autre, du simple touriste, de même que le fait de participer au championnat de foot municipal.

Du recoupement des discours, et des données de l'observation, émergent la problématique et les hypothèses proposées. Un travail d'induction qui ne se réduit pas cependant à une herméneutique des discours, puisqu'il s'agit d' « interpréter les représentations en rapport avec leurs conditions d'énonciation »³⁹. Le travail théorique apporte un éclairage conceptuel

³⁸ L'expression a été utilisée par Marcel Mauss pour décrire des phénomènes qui « mettent en branle », sinon la totalité, du moins un grand nombre de sphères sociales – politique, économique, esthétique, etc. – et peuvent à ce titre être considérés eux-mêmes comme un système social à part entière. Cf. *Essai sur le don*, Edition électronique, Les classiques des sciences sociales, 2002 [1923-1924], p 102.

³⁹ Bernard Lahire, *L'esprit sociologique*, La Découverte, Paris, 2005, p 98.

aux données empiriques, tout en évitant de s'en détacher (*grounded theory*) : « toute interprétation sociologique pertinente est une surinterprétation contrôlée »⁴⁰. Le résultat reste partiel, sa validité relative⁴¹. Il esquisse une analyse structurelle et stratégique du tourisme à partir d'un cadrage particulier – la ville de Livingston, la culture et la population garifunas. La première partie retrace la structuration récente de l'infrastructure touristique et l'évolution corollaire de la clientèle et des pratiques touristiques – la formation du tourisme comme système d'échanges intégré, lequel stimule des pratiques consommatoires spécifiques qu'une deuxième partie décrit en lien avec la question de l'image touristique de la ville, des interactions entre touristes et locaux et de leurs perceptions croisées. Suivent l'analyse des rapports de force matériels et identitaires et des conflits locaux, et, enfin, l'analyse du mouvement ethnique garifuna dans ses rapports avec la politique locale et nationale. Il faut d'abord examiner la structure et la nature du fait touristique pour pouvoir ensuite s'interroger sur ce que le prisme du tourisme peut révéler des rapports de force et de sens sur la scène locale et nationale. Une série de cartes et de photos, que j'ai prises moi-même, permettent de localiser et d'illustrer les descriptions et les analyses, dont le lecteur pourra ainsi se faire une idée plus précise.

⁴⁰ *Op.cit.*, p 64.

⁴¹ Sur la conception relativiste de la connaissance et la méthodologie pluraliste, cf. Georg Simmel, *Philosophie de l'argent*, PUF, coll. Quadrige, pp 90-105. Il importe en particulier de considérer les différentes traditions de pensée (matérialisme et idéalisme, rationalisme et empirisme – et plus précisément ici, marxisme et sémiotique) en complémentarité.

1ère partie : marchands et consommateurs



Photo 1 : panneau de bienvenue à la sortie du quai, au nom des principaux hôtels et restaurants de la ville.

« L'aménagement économique de la fréquentation de lieux différents est déjà par lui-même la garantie de leur équivalence »

Guy Debord, *La Société du Spectacle*, thèse 168.

1. Structuration de l'espace marchand

Panorama historique et géographique

La zone urbaine de Livingston est structurée par une partition en trois espaces :

- le « centre » de la ville, occupé par des commerces tenus par des *ladinos* quelques *chinos*, *hindu* et Qichés – où vivent également des Garifunas ;
- le nord/ouest, côté mer, de Barrique à Campo Amor, majoritairement garifuna ;
- le sud de la ville (*barrio* Marcos Sanchez Díaz), côté fleuve, majoritairement *ladino*, où s'organise la pêche industrielle.

Les Garifunas ne sont plus majoritaires à Livingston. Selon le recensement de 2002, la population par groupes ethniques se répartit comme suit⁴² :

Groupe ethnique	Total	%
Total	48 588	100
Q'echí	23 322	48
Mestizo / ladino	20 407	42
Garifuna	4 373	9
Culí (hindou)	486	1

Notons que si 9% seulement de la population du municipe se déclare Garifuna⁴³, ils représentent en revanche près de la moitié des habitants de la zone urbaine (laquelle s'élève,

⁴² Source: Oficina Municipal de Planificación (OMP) de Livingston, *Censo INE*, 2002.

⁴³ Le gouvernement guatémaltèque a adopté le principe d'auto-désignation en 1994 ; néanmoins, son application reste incertaine – cf. Corinne Caumartin, *Racism, Violence and Inequality – an Overview of the Guatemalan Case*, CRISE Workin Paper n°11, mars 2005.

selon le même recensement, à 9 620 individus). Cependant, ce chiffre est probablement surestimé, du fait de la persistance du système de double-résidence parmi les Garifunas qui vivent aux Etats-Unis.

Les migrations successives ont ainsi conduit à une division ethnique de l'espace. Elles sont aussi le vecteur d'une intégration au commerce national et international et d'une transformation d'un paysage urbain. Depuis les années 1980, la rue principale (aussi appelée rue du commerce) s'est couverte d'épiceries et de boutiques d'artisanat ; une majorité d'entre elles, une demi-douzaine, sont tenues par des membres d'une même famille, frères, oncles et tantes, cousins, tous venus de Momostenango, dans le département occidental de Totonicapán.

« Casi estamos llenando Livingston de Momostecos ! Hace 12-13 años no había lo típico de artesanías. Yo empecé primero, y luego vinieron otros. Se llenó de negocios, ya no va a haber más » (Antoni, barrio Centro, 12/11).

Constat qui illustre la saturation évidente du marché, car l'essor du tourisme a également attiré une population de vendeurs de rue : européens installés depuis plus ou moins longtemps, voyageurs de passage, Indiens, parfois, venus de la périphérie, artisans et vendeurs garifunas qui fabriquent des babioles à partir de bois, de noix de coco, de coquillages, des bijoux tissés, des pierres parfois, achetées dans le pays ou au Mexique voisin. La plupart des articles revendus viennent d'Antigua, de Panajachel, de Chichicastenango ou de la capitale, où ils sont achetés à des fabricants, des grossistes ou des grandes entreprises d'import. Une grande partie est de facture industrielle, couteaux, porte-clés, cendriers, portes-monnaie, T-shirts, etc. On y vend aussi des étoiles de mer et des carapaces de tortue, ce qui est normalement interdit.

L'alignement de ces commerces trace un chemin, qui remonte la rue principale, depuis le quai jusqu'à la descente qui débouche sur la plage Barrique, et le long duquel se distribuent six bars-restaurants, dont trois (*Happy Fish, Bahia Azul, Ríos Tropicales*) font également agence de voyage. Les propriétaires sont presque tous *ladinos*. En journée et en soirée, la vie touristique s'organise autour de ces commerces, fortement concentrés dans la première moitié de la rue principale, jusqu'à l'angle de l'école de filles. De cet angle, la rue de l'église s'étend vers les quartiers noirs. La rue Marcos Sanchez Díaz, qui coupe la rue principale au niveau du parc, forme un deuxième axe transversal. La plage serait le troisième axe de cette fourche

touristique dont le support serait la rue principale. Ce schéma dessine une géographie de l'espace touristique à Livingston. La rue Marcos Sanchez Díaz compte un restaurant (école de pratique de l'association *Ak'Tenamit*⁴⁴), quelques *comedores* et pas moins de huit hôtels, dont certains sont anciens – entre vingt et trente ans. La rue de l'église compte plusieurs commerces entre la rue principale et le *barrio* San José, mais ceux-ci sont essentiellement destinés aux locaux – à l'exception du restaurant *Margoth*, où les touristes vont parfois, et dont le propriétaire est hindou ; cependant une demi-douzaine d'hôtels, dont une majorité ont des propriétaires garifunas, se répartissent dans les rues adjacentes.

La plage enfin, parsemée de quelques bars et hôtels, bande étroite qui se réduit progressivement à force d'y prélever du sable afin de maintenir les rues en état⁴⁵, s'étend sur plus de deux kilomètres jusqu'aux Siete Altares, suite de petites cascades qui se trouve à deux heures de marche. La plage de Quehueche, la seule qui soit aménagée pour la baignade, domaine de l'hôtel-bar-restaurant *Salvador Gaviota*, est située à mi-chemin.

Le développement commercial du centre a affecté la rue Sanchez Díaz, comme l'indique le déclin relatif de l'hôtel *Henri Berrisford*, fondé par Henry Stokes, médecin garifuna réputé dans toute la région ; il accueille toujours des groupes, des étudiants de la capitale notamment, mais n'est plus aussi animé, bien qu'il organise toujours, occasionnellement, des concerts de musique garifuna. Pour les touristes, l'artère du quartier *ladino* n'est qu'une rue dortoir. Mais c'est surtout la plage qui a été affectée. Sara, qui est espagnole, a vécu à Livingston depuis vingt-cinq ans, et a créé un bar entouré de bungalows sur la plage il y a deux ans, le *Flowas* : « *hace años no había vida turística en el centro. Todo para la playa, las discos, Laru Beya...* » (14/11). « *La vida era más por allá, por las discotecas, Ugudi, Marabu... Había menos comercios en el centro, ahora todo se concentra allí* », confirme Xavier, *ladino*, propriétaire de la *Casa Rosada* (19/11). Le bar *Laru Beya*, le restaurant *Gamboa's Place*, deux commerces garifunas en bord de mer, n'attirent pas les touristes, comme le constate Adu, *dueña* du premier cité :

« *No más se quedan en el centro. Allí veo bastante gente que va a consumir, aquí no. Y de noche tenemos que cerrar temprano porque no hay nada. Sólo en el*

⁴⁴ ONG fondée en 1992 par des volontaires américain et anglais, qui a pour objectif de développer les services de santé et d'éducation d'Indiens qeqchis de villages des environs. Le restaurant est rattaché à l'école secondaire de tourisme du projet, auquel les bénéficiaires sont reversés.

⁴⁵ Le sol à Livingston est particulièrement aqueux.

centro se quedan los turistas » (barrio Paris, 28/10).

Le constat est identique dans les hôtels des quartiers noirs (San José, Pueblo Nuevo, París), qui ont parfois du mal à couvrir leurs frais. Le secteur hôtelier est le mieux réparti dans l'espace urbain. Un tiers des bâtiments (sept hôtels), parmi les plus simples, ont un propriétaire garifuna – des investissements faits grâce à l'argent rapatrié des Etats-Unis. Ils n'offrent pas de service complémentaire, est leur fréquentation, comparativement, reste faible.

Ce processus de recomposition spatiale, qui aboutit à une concentration des activités touristiques dans une partie de la rue principale, n'est pas seulement due à la proximité du quai ; elle s'explique par la structure économique du secteur, et son évolution durant les dernières décennies.



Photo 2 : façade du bar musical garifuna Ubafu, dans la rue de l'église. Le standing est bien en-dessous des bars du centre.

C'est l'ensemble du nord-ouest de la ville qui tourne au ralenti, jusqu'à l'Ubafu, où les groupes

de musique garifunas avaient l'habitude de faire salle comble ; suite à une baisse de fréquentation, il n'a pu faire face à une facture d'électricité particulièrement élevée (une facture moyenne s'élève facilement à 500Q par mois⁴⁶), et peine aujourd'hui à attirer les quelques touristes qui passent devant.

La nature saisonnière du tourisme – à Livingston les saisons hautes s'étendent approximativement de mai à août et de novembre à janvier, avec un pic en mars, lors de la semaine sainte –, ses variations inter-annuelles font du commerce touristique un gagne pain particulièrement incertain en dehors des pics de fréquentation. Les expectatives étant fortes et les barrières à l'entrée relativement faibles, la multiplication des commerces entraîne vite une augmentation de la concurrence et une saturation du marché qui accentue la volatilité propre au secteur touristique ; lorsque les flux viennent à baisser, certains doivent mettre la clé sous la porte.

« Se constató una baja gradual. Cada año menos gente llega. Y el boom fue...Mediados de los noventa, 2001-2002, y a partir de allí ha ido decreciendo, decreciendo y cada año más » (Sara, 28/10).

« Sólo hacemos dinero mes de semana santa o mes de diciembre » m'assure Adu. Le déséquilibre structurel qui semble s'être installé entre l'offre et de la demande n'est comblé que lors des pics exceptionnels de fréquentation (semaine sainte et fêtes de fin d'année), durant lesquels la ville se remplit littéralement de touristes, en grande majorité nationaux, qui en profitent pour partir quelques jours⁴⁷. Le flux de visiteurs irrigue alors une grande partie de la ville et des commerces le long des principales artères. Certains hôtels, comme le *Berisford*, reçoivent plus de nationaux que d'étrangers. La décroissance récente du flux touristique, et les difficultés financières qui s'ensuivent, sont en fait les sujets de conversation les plus communément abordés. Elle est imputée tantôt à la mauvaise réputation du pays en termes de sécurité, tantôt à la crise économique, tantôt à la cherté de la vie à Livingston par rapport aux autres sites du pays. *« A eso se debe que el turista se ha alejado mucho de acá, porque la*

⁴⁶ Environ 50 euros. L'électricité à Livingston est distribuée par la *Distribuidora Electrica de Oriente S.A.* (DEORSA), rachetée par l'entreprise espagnole *Unión Fenosa S.A.* suite à la privatisation de 1999. Rapports au pouvoir d'achat des habitants, ses tarifs sont particulièrement élevés.

⁴⁷ Le phénomène du tourisme interne au Guatemala a été étudié par Nathalie Raymond – cf. son article « Los interrogantes que plantea América Latina al estudio del fenómeno turístico », *Trace*, n°45, juin-juillet 2004, pp 11-31.

economía se fue por arriba », affirme Cecilia, gérante du *National Flag* (4/11). En période basse, c'est-à-dire la moitié de l'année, les hôteliers sont souvent contraints de baisser leurs tarifs pour attirer les clients. Seuls quelques commerces du centre contrastent dans ce tableau ; loin de signaler un quelconque reflux, ils ne désemplissent pas.

Structure économique : la formation d'un oligopole

Les entreprises en question ont en commun d'avoir intégré plusieurs types de services, et développé des relations avec des agences de voyage guatémaltèques, américaines ou européennes : le *Happy Fish* et le *Bahia Azul*, bars-restaurants et agences de voyage (vente de tours à Siete Altares, Río Dulce, playa Blanca, canal Ingles, Río Sarstun, transport vers Punta Gorda au Belize ou Copán au Honduras) ; la *Posada El Delfin*, hôtel de luxe, bar-restaurant et tour-opérateur ; le *Ríos Tropicales*, hôtel, bar et agence de voyage (le tout couplé au restaurant *McTropic*) ; le *Villa Caribe*, construit à la fin des années 1980 par un Suisse, racheté depuis par la chaîne nationale *Villas de Guatemala* (qui compte cinq hôtels de luxe, adossés au tour-opérateur STP, l'un des plus importants du pays⁴⁸), qui comprend hôtel, bar et restaurant ; la *Casa de la Iguana*, hôtel, bar et restaurant ; et, dans une moindre mesure, la *Casa Rosada*, hôtel, bar-restaurant et agence de voyage, et le *Río Dulce*, qui est l'hôtel le plus ancien de la ville.

Si l'on excepte les trois hôtels de la rue Sanchez Diaz, ces commerces se concentrent tous dans le même coin de la rue principale, jusqu'à l'angle de la rue de l'église. A l'exception du *Villa Caribe*, qui fait partie d'une chaîne, il s'agit d'entreprises moyennes de type *owners-controllers*, par opposition aux entreprises dont on a évoqué les difficultés, qui sont de type *small employers* ou *self-employed*. Cette typologie est celle de John Urry⁴⁹, qui distingue quatre types d'entreprise :

- *self-employed* – commerce familial ;
- *small employers* – emploi de salariés par intermittence ;
- *owners-controllers* – niveaux d'investissement supérieurs, emploi permanent de plusieurs salariés, management formel ;
- *owners-directors* – séparation propriétaire-directeur.

⁴⁸ STP et *Villas de Guatemala* sont la propriété de Rafael Sagastume, pionnier de l'industrie touristique au Guatemala, qui a commencé avec un hôtel dans le Peten au début des années 1970.

⁴⁹ John Urry, *The Tourist Gaze. Leisure and Travel in Contemporary Societies*, Sage Publications, Londres, 1990, p 52.



Photo 3 : le Villa Caribe, piscine et vue sur la mer dans l'hôtel le plus luxueux de la ville.

Cette dernière catégorie n'est pas synonyme de chaîne. La ville n'en compte qu'une seule, le *Villa Caribe*, anciennement *Tucán Dúgu*, qui, pour être une exception au niveau de la ville, par sa taille (en termes d'employés et de superficie), son luxe et son rattachement à une maison-mère, n'en est pas moins pionnier dans l'intégration de Livingston dans les circuits de l'industrie touristique internationale. A 100 euros la chambre simple, c'est l'hôtel le plus cher de la ville ; il reçoit essentiellement des groupes organisés. L'écart avec les tarifs bas de gamme (le *Villa Caribe* est cinquante fois plus cher que le *Viajero*) donne une idée de la diversité du secteur et des prestations ; pour les hôtels comme pour les restaurants, les prix augmentent proportionnellement à la taille de l'entreprise, les prestations et les charges n'étant bien sûr pas les mêmes.

Le niveau de vulnérabilité est inversement proportionnel à la taille de l'entreprise : les *small employers*, et, a fortiori, les *self-employed*, sensibles aux aléas de la conjoncture, sont celles dont la rentabilité est la moins assurée. Or les quelques commerces garifunas – à l'exception

du *Henri Berisford*, qui compte sept employés et dont le propriétaire délègue la gestion courante, – sont de type familial ; à l'inverse, les entreprises qui fonctionnent bien sont du type *owners-controllers* : le *Bahia Azul* compte vingt-cinq salariés, le *Happy Fish* en emploie douze. Elles assurent leur promotion par internet et les réseaux d'agences, émettrices et réceptives. Certaines possèdent leurs propres services de guides et de transport – *Villa Caribe*, *Happy Fish*, *Bahia Azul*, *El Delfin*, *Rios Tropicales*.



Photo 4 : le Bahia Azul, bar, restaurant et agence de voyage, l'un des centres névralgiques de la vie touristique locale.

Cet oligopole du centre a pris forme au milieu des années 1990, au moment des accords de paix, qui correspond au véritable « boom » du tourisme à Livingston. L'apparition d'hôtels et de restaurants ayant la capacité de recevoir une clientèle nombreuse, leur intégration au réseau d'agences réceptives nationales, ont permis aux entreprises en question de capter une partie du

flux croissant de touristes qui arrivaient au Guatemala. Les commerçants situés en périphérie, ou, simplement, un peu plus loin dans la rue principale, se plaignent sans cesse d'une telle concentration – « *acaparan todo* », selon le commentaire générique. Celle-ci se serait progressivement accentuée depuis, comme le suggère Raul, de l'agence maritime *Miramar*, qui s'occupe des formalités légales pour les voyageurs en transit :

« *unos años atrás, no tenían la fuerza que tienen hoy. Por ejemplo antes trabajaban con los lancheros, hoy tienen sus propios servicios* » (barrio Sanchez Diaz, 19/11).

Sentiment confirmé par Jesus, *ladino*, pilote de *lancha* ⁵⁰ :

« *Le quitan el trabajo a otros y pueden bajar el precio y así nos chingan. Es la manera de que acaparan todo y dejan los otros afuera Voy a migrar porque aquí no hay trabajo, ya no se puede ganar la vida* » (barrio Sanchez Díaz, 7/11).

La formalisation du secteur affecte aussi les guides locaux, presque tous garifunas. L'INTECAP (*Instituto Técnico de Capacitación y Productividad*, qui agit par délégation de l'Etat mais grâce à la contribution du secteur privé) organise, en coopération avec l'INGUAT, des sessions de cours avec examens ; mais les frais d'inscription et la somme des connaissances à accumuler sur les cultures maya (le site archéologique de Quirigua est à une heure de bateau) et garifuna (le livre de Nancie Gonzalez sur la structure familiale des Caraïbes noirs⁵¹ est notamment au programme, de même que le *Popol Vuh*) en découragent plus d'un : seuls deux inscrits sur vingt ont réussi l'examen pour devenir *guía local departamental*. Les jeunes qui ont l'habitude de chercher du travail auprès des agences locales se retrouvent en concurrence avec les guides nationaux certifiés par l'INGUAT – ou envoyés directement par les tour-opérateurs (une agence comme STP ne travaille généralement pas avec les guides locaux) ; ils peuvent encore moins travailler auprès des *cruceros* en

⁵⁰ Les pilotes indépendants sont réunis au sein l'ASOTRANSLALI (*Asociación de transportes de lanchas de Livingston*), qui compte environ vingt-cinq membres, majoritairement *ladinos*.

⁵¹ Nancie Gonzalez, *La Estructura del grupo familiar entre los Caribes negros*, Editorial José de Pineda Ibarra, 1979.

provenance d'Europe et des Etats-Unis, la *Portuaria Nacional Santo Tomas* contrôlant la prestation de services aux touristes. Eddy, près de la trentaine, garifuna, est fréquemment confronté à ces difficultés :

« deberían dar trabajo a la gente local. Los guías nacionales que vienen de Antigua o de Petén no hacen buen tours, sólo 10 minutos y se van » (barrio Centro, 12/11).

Betzy, également garifuna, travaille pour le ministère de la culture à la coordination du projet de sauvegarde de la culture garifuna⁵² ; elle résume ainsi la situation :

« Absorbieron la situación, todo lo que es cuestión de turismo, como ya vinieron con reglas, sobre capacitaciones, si no tienes un diploma, si no tienes acreditación, no puedes ser guía, más que todo para los cruceros, hay muchos requisitos, hay personas que realmente viven de eso pero que en cierto momento no hay para cubrir gastos en cuanto a pagos de cursos... y entonces eso viene y prácticamente limita todo lo que se puede hacer en esta situación, porque fuera claro que si vinieran y dijeran vamos a dar un curso, va a ser completamente gratuito, lo vamos a traer hasta acá al municipio, los queremos hacer con los guías, o con las personas que prácticamente se dedican a ser guías, para que ellos dan mejor servicio... estaría bien, pero no lo hacen de esta forma » (barrio San José, 1/12).

Parler d'oligopole peut sembler exagéré, mais à l'échelle de la ville, l'image est évocatrice, tant le flux touristique semble se concentrer dans un petit nombre d'établissements qui se sont installés dans le même coin de la rue principale et bénéficient d'une promotion et de contacts qui leur assurent une fréquentation permanente – outre l'utilisation de l'internet, les contrats avec les agences réceptives nationales sont essentiels. Le CATUR (*Comité de Autogestión Turística*) de Livingston reprend la même structure. Les CATUR ont été créés par l'INGUAT en 2001 ; il en existe aujourd'hui 47 à travers le pays. Ils sont censés être un outil de

⁵² Cf. supra, troisième partie.

décentralisation de la planification touristique (promotion, aménagement, sécurité, formation, etc.) ; d'après leurs statuts, ils sont aussi censés intégrer, en plus des entrepreneurs du secteur touristique, les « représentants et organisations communautaires », les associations civiles, et les institutions locales en charge du développement – COMUDES (*Consejos Municipales de Desarrollo*) et COCODES (*Consejos Comunitarios de Desarrollo*)⁵³. Dans les faits, le CATUR actuel, à Livingston, n'est composé que des principaux entrepreneurs de la ville, et Ian Chew, fils du propriétaire du *Bahia Azul*, en est le président ; le comité précédent était présidé par Walter et vice-présidé par Gustavo Turcios.

« Es un monopolio que han hecho el señor de Bahia Azul, el señor de Happy Fish y el señor Turcios. Sólo miran su bienestar de ellos... Ellos quieren acaparar a todo el turismo. Para ellos Livingston sólo es la calle principal... es sólo el pedazito de allí. Sólo ellos absorban los paquetes, y a nosotros nos dejan fuera » (Cecilia, barrio Pueblo Nuevo, 4/11).

« No sirve mucho, no escuchan, es perdida de tiempo... Se habla solamente del centro, el centro, Livingston es sólo el centro » (Daniela, italienne, co-propriétaire du *Vecchia Toscana*, 27/10).

« El Catur no sirve, los de Bahia Azul y de Happy Fish acaparan todo, el presidente hace todo para él » (doña Alida, propriétaire de l'hôtel du même nom, *ladina*, 30/10).

« Nada sirve. Por eso no me interesa. No miro nada de ayuda » (Adu, barrio Paris, 28/10).

« El CATUR es hecho sólo para un pequeño grupo – Bahia Azul, Happy Fish, el Delfin... Es un grupo mínimo que se organiza como comité. Ellos son agencias de viaje. Así es, practicamente absorben toda la situación » (Raul, barrio Sanchez Diaz, 7/11).

⁵³ Ces institutions s'inscrivent dans une volonté affichée de décentralisation ; elles sont censées assurer une participation à la définition des projets de développement local. Dans les faits, elles n'ont pas plus de moyens financiers que de pouvoirs de décision, et ne fonctionnent guère.

Ces quelques témoignages résument l'opinion commune des commerçants qui ne voient guère d'intérêt à payer les 40 quetzals mensuels pour être membre, ou n'ont tout simplement pas le temps de se rendre aux réunions du comité ; ils révèlent surtout le sentiment de faire les frais d'un monopole de quelques-uns, dont les intérêts seraient solidaires face à tous les autres. Une rumeur persistante veut même que ces entrepreneurs prêts à tout aient pris pour habitude de déverser leurs déchets sur la plage (qui est très sale), par commodité, et pour asseoir leur monopole.

2. Des hippies aux cruceros

Distinctions et généralités

La prépondérance du centre est inséparable de l'évolution corollaire de la clientèle.

« *Antes... venían sólo hippies. Sólo hippies. Se involucraban un poco más con la gente, interactuaban más con la gente, era más alegre* » (Diana, garifuna, propriétaire du restaurant *Las Tres Garifunas* et de l'hôtel *Maya Quirigua*, barrio Centro, 9/11).

« *Había muchos menos pero por lo mismo, tal vez estaba mejor repartido lo que dejaban. Había un restaurante formal, el hotel Tucán Dugu, pero Tucán Dugu... es aparte pues. Tal vez por eso, porque no había tanta oferta así de restaurantes, tanto negocio formal, entonces era mucho más... la venta en la calle, comida en la calle...* » (Sara, *Flowas*, 28/10).

La formalisation du secteur, l'intégration de Livingston à l'industrie touristique nationale et internationale, via la création d'agences réceptives et la promotion de la destination aux niveaux national et international, est à l'origine de cette évolution, dont les *cruceros*⁵⁴ sont la manifestation la plus récente. Le *Tucán Dúgu* est le premier à avoir attiré ce type de clientèle. Nancie Gonzalez, qui assiste à sa construction au moment de finir son livre, signale que le thème était alors controversé, et jugeait peu probable que la ville attire la clientèle aisée visée par cet investissement⁵⁵. Vingt ans plus tard, il semble pourtant que le tourisme ait considérablement évolué ; le *Gil Resort*, acquisition récente d'investisseurs de la capitale, dernier venu sur ce segment de marché, y tient une part très réduite ; il reçoit cependant un nombre honorable de groupes, grâce à ses contacts avec des agences de Guatemala qui servent d'intermédiaires aux tour-opérateurs européens. Le tourisme interne contribue à ce

⁵⁴ Bateaux de croisière qui accostent depuis quelques années dans le port voisin de Santo Tomas de Castilla. Selon la porte-parole de la compagnie, il en est attendu 65 pour la saison 2008-2009 (de la fin octobre à la fin mai), soit 120 000 touristes (entre 1500 et 2000 par embarcation) – « Apuestan por turismo en temporada de cruceros », *Prensa Libre*, 16 novembre 2008.

⁵⁵ Nancie Gonzalez, *Peregrinos del Caribe, etnogénesis y etnohistoria de los garifunas*, Guaymaras, Tegucigalpa, 2008 [1988], pp 296-297.

phénomène de concentration, dans la mesure où les nationaux ont souvent une préférence pour le *all inclusive*. L'INGUAT, dont une des missions est de développer ce type de tourisme, lance lui-même des paquets promotionnels, en collaboration avec des tour-opérateurs du pays. Ainsi en 2002 le tour *Viva el Caribe*, en partenariat avec divers hôtels de la côte dont le *Villa Caribe*, invitait les Guatémaltèques à découvrir cette région méconnue du reste du pays⁵⁶. Les touristes nationaux et des pays voisins – Mexique, Honduras, Salvador – viennent à Livingston en groupe ou en famille, pour le week-end, les fêtes de fin d'année ou la semaine sainte. Leur séjour n'excède pas un ou deux jours ; les groupes arrivent généralement de Rio Dulce pour quelques heures à peine, sous la conduite d'un ou plusieurs guides mandatés par l'INGUAT ou l'agence organisatrice. Nathalie Raymond a noté l'importance numérique du phénomène, souvent sous-estimé⁵⁷ ; les déplacements sont massifs à l'occasion des fêtes nationales, qui sont précisément les périodes de fréquentation maximale.

Umberto, artisan italien installé à Livingston depuis vingt-cinq ans, fait le bilan :

« El turismo hace 20 años era muy distinto... muy distinto. Trajo muy pocos grupos, raramente, y más que todo era turismo de mochileros, viajeros, jóvenes, o no sé centroamericanos, más que todo salvadoreños y guatemaltecos, gente que venía por una cierta amistad que tenían con los garífunas, por la gente morena. Había unos pocos, más que todo era gente que llevaba amistades, venían por amistad, a través de otros amigos, garífunas... Era un turismo muy casero, digamos que era muy poco turismo, era más una cosa familiar. Y digamos que hace 15 años, no sé la fecha correcta, que se ha organizado un poco y poco a poco han cambiado las cosas. Y se ha ido evolucionando el turismo, más que todo son grupos que entran ya bien... paquetado! Pues hay de todo porque se ve también parejas, que vienen a pasear, bastante guatemaltecos, centroamericanos... y últimamente un poco de mexicanos, tal vez por esa nueva frontera que han abierto allí en Naranjo, al norte oeste de Flores, tal vez es mucho más fácil llegar aquí... Ahorita que regresé, yo veo que todos los días entra bastante, todas clases de gente – parientes de los Estados, amigos, salvadoreños, guatemaltecos, mochileros, viajeros, turistas de grupos... Entonces está viendo mucho más gente que antes, ha crecido mucho. Incluso de Guatemala

⁵⁶ « Promoveran turismo interno hacia el Caribe », *Prensa Libre*, 3 octobre 2002.

⁵⁷ Nathalie Raymond, *Op.cit.*, p 15.

ha venido más respeto a los años anteriores. Yo creo que en estos últimos 10 años que se ha realmente... más que todo en los últimos 5 años, ahorita que vienen los cruceros, los grupos... Es una cosa bastante reciente. Pero es un turismo que entra y sale, entra y sale, entra y sale... » (barrio Centro, 28/11).

Un groupe parti d'Europe pour un tour organisé de deux semaines vient pour une nuit, voire quelques heures à Livingston, et a déjà réservé hôtel (souvent le *Villa Caribe*, mais pas exclusivement) et restaurant (*Happy Fish*, *Bahia Azul*, *Tiburón Gato*). Au cours du mois de novembre, il en est venu environ un par jour. Le plupart sont des groupes du troisième âge ou de comités d'entreprise. La clientèle américaine aisée, *cruceros* mis à part, vient plutôt seule. Certains ont un *yoat* et une villa au bord du fleuve, et passent de temps à autre à Livingston. Des embarcations familiales arrivent aussi d'Europe et du Canada. Raúl signale une augmentation du trafic ces dernières années⁵⁸, mais tous ces navigateurs passent plutôt en transit et ne s'attardent pas plus d'une journée.

Les individuels qui voyagent sac au dos ne restent guère plus : deux, voire trois nuits. « *Entran y salen* », « *dan la vuelta y se van* », sont les formules typiques qui résument la perception qu'en ont les *livingsteños*. Le terme *mochilero* ne désigne nullement une population homogène : la même distinction qui vaut entre groupes et individuels vaut au sein des individuels qui voyagent en itinérants avec pour seul bagage un sac à dos. Certains jugeront Livingston trop touristique pour s'y hasarder, d'autres formeront une communauté éphémère à la particulière *Casa de la Iguana*, affaire d'un ex strip-teaseur anglais, connu pour ses orgies occasionnelles ; d'autres enfin opteront pour des hôtels bas de gamme, le *Viajero*, le *Maya Quirigua* ou encore le *Villa del Mar* – et considéreront la *Casa de la Iguana* comme un vulgaire club de vacances pour touristes grégaires. Mépris séculaire du « voyageur » pour le « touriste », jugé superficiel, indélicat, moutonnier. Jean-Didier Urbain a identifié cette distinction comme la « clé de voûte de la mythologie moderne du voyage »⁵⁹. Couples, individuels, groupes d'amis, Occidentaux, japonais, étudiants et nouveaux diplômés, Israéliens sortis du service militaire, (ex)-volontaires, vacanciers ordinaires... Le flux s'est diversifié. En fait, à mesure que le mode de voyage associé à la « culture du routard » (*road culture*) se

⁵⁸ Selon ses chiffres : 540 embarcations au 7 novembre 2008, contre 480 en 2007.

⁵⁹ Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Payot & Rivages, Petite Bibliothèque Payot, 2002 [1991], p 35.

diffuse et s'institutionnalise, à travers, notamment, les guides type *Lonely Planet*, on peut se demander si la catégorie est toujours pertinente. Le phénomène croissant des *short-term backpackers*⁶⁰, en particulier, fait éclater la distinction entre voyageurs au long terme et touristes pris dans un cycle classique travail-vacances. « La lutte pour la différence s'est déplacée aujourd'hui à l'intérieur même de la famille touristique »⁶¹, se référant néanmoins à des critères distinctifs inaltérés, comme l'habileté à voyager pas cher et à parler la langue locale – ce dernier critère est de premier ordre ; les touristes de la *Casa de la Iguana* sont souvent des anglophones qui ne parlent presque pas espagnol.

La logique interne de distinction culturelle masque une homogénéité d'ensemble au niveau des déplacements et des pratiques de consommation – durée éphémère du séjour, regroupement, en journée comme le soir, autour des commerces du centre. Le trajet typique relie l'hôtel à la rue principale ; hormis les excursions à la plage de Quehueche et aux Siete Altares, ainsi qu'un coup d'œil à la capitainerie, à Barrique ou au cimetière, l'emploi du temps est rythmé par la consommation dans les commerces du centre ; flânerie en journée, entre les différents étals d'artisanat, un repas et quelques verres en soirée. L'affluence se concentre toujours dans les mêmes lieux : *McTropic*, *Villa Caribe*, *Happy Fish*, *Bahia Azul* – ainsi que la *Casa de la Iguana*, toujours remplie, qui forme comme une micro-société à part et mène une vie nocturne animée. Les déplacements des touristes semblent en fait balisés par la présence alentour des commerces qui leur sont explicitement destinés. Le touriste qui se trouve environné d'habitats ou de commerces locaux, fait très souvent demi-tour au bout d'une centaine de mètres et revient sur ses pas, ce qui laisse inexploré la quasi-totalité des quartiers noirs. L'espace marchand du tourisme est donc une structure active de comportement, en ce qui concerne les attitudes de consommation bien sûr, mais aussi les déplacements d'une manière générale. A tel point que Diana considère que celui-ci se situe de fait au-delà de la rue principale, qui s'arrête précisément à l'angle de la rue de l'église : « *de allí ya no es la calle principal, los turistas ya no cruzan* » (25/10). Et il est vrai que la densité touristique décroît proportionnellement au nombre et à la visibilité des enseignes d'accueil.

Cela semble simplement plus marqué dans le cas des groupes, qui ne restent que pour

⁶⁰ Anders Sorensen, « Backpackers Ethnography », *Annals of Tourism Research*, Vol. 30, n°4, 2003, pp 861-862.

⁶¹ Jean-Didier Urbain, *Op.cit.*, p 99.

quelques heures. Parmi eux, beaucoup de français, qui arrivent généralement en fin de matinée pour déjeuner au *Bahia Azul*, en face duquel les percussionnistes attendent déjà, assis sur un banc – il arrive même qu'ils doivent insister auprès du guide pour pouvoir jouer devant des touristes qui ne sont pas emballés. A la fin du repas, une heure ou deux sont prévues pour une ballade en ville. Des *city-tours* sont proposés par les agences locales, qui confient le travail aux guides garifunas. Mais les groupes ont généralement leur propre guide, qui ne connaît guère Livingston. Certains sont décontenancés à l'idée de ce temps libre, à l'image de ce dialogue mémorable entre un touriste français, membre d'un groupe du troisième âge de vingt-deux personnes, et la guide qui les accompagne :

« *Vous avez un temps libre d'une heure et demi, on se retrouve ici à trois heures.*

- *Qu'est-ce qu'on fait, la rue ?*

- *Oui... il y a d'autres rues bien sûr mais c'est des quartiers éloignés, c'est surtout dans cette rue, vous pouvez faire l'aller-retour...*

- *ah bon... » (Bahia Azul, 5/11).*

En fait, la grande majorité des groupes n'aura vu de Livingston que la rue principale. C'est que dans leur cas, le problème du temps est encore accentué.

« *El problema es mas que todo el tiempo. El tiempo es muy limitante. Una media vuelta y ya para afuera » (Emilio, guía general de turismo, Bahia Azul, 12/11).*

Cette question du temps est fondamentale ; l'utilisation de l'espace sera d'autant plus restreinte – et les modèles de consommation d'autant plus similaires – que la contrainte temporelle est forte.

La logique cumulative et combinatoire du circuit itinérant

Aussi assiste-t-on, malgré les différences réelles et les logiques de distinction entre différents types de tourisme, à une indistinction croissante des activités touristiques, consécutive à l'intégration des destinations marginales aux circuits de l'industrie internationale des loisirs⁶². C'est ce qui est arrivé à Livingston, avec le phénomène des *short-term backpackers* et des groupes organisés.

La durée totale du voyage est variable, de deux semaines à plusieurs mois ; l'extension géographique du circuit s'allonge proportionnellement, mais la forme reste la même : un circuit qui combine différents sites mis en tourisme – disposant d'une infrastructure d'accueil et d'une offre d'activités de loisir. Série de visites condensées qui vise à *rentabiliser* le voyage – à faire autant d'expériences que possible (« faire » un maximum d'endroits) dans les limites du temps imparti, avant l'échéance du retour. Simmel avait déjà repéré l'exigence de « renouvellement toujours plus rapide de nos impressions », « qui se manifeste notamment par la soif de voyage », comme « un trait psychologique fondamental de l'époque [moderne] »⁶³. Cette exigence pourrait en fait définir le tourisme dans la forme du circuit itinérant, tel qu'il a cours au Guatemala et dans l'ensemble de l'Amérique latine. Dans cette succession d'étapes, chacune se définit par un ensemble de choses « à voir et à faire », comme le dit l'item du *Lonely Planet* ; chacune se distingue par des attractions spécifiques, qui définissent sa place au sein du circuit touristique national – et régional.

Variété des paysages, majesté des monuments, diversité des cultures : ces trois dimensions forment ensemble l'image de marque du pays, à travers la promotion dont il est l'objet à travers le monde. « *Corazon del mundo maya* », « *Alma de la tierra* »⁶⁴, le Guatemala se met en scène pour répondre aux attentes des principaux marchés émetteurs, l'Europe et l'Amérique du nord. Indigènes aux traditions ancestrales, grands espaces vierges, civilisations disparues : la promotion cible un imaginaire romantique, celui de l'exotisme et de l'authenticité. A Livingston, pas de tourisme ethnique, pas de séjour « authentique » où l'on proposerait au

⁶² Anders Sorensen, *Op.cit.*.

⁶³ Georg Simmel, « La Mode » [1895], dans *La tragédie de la culture et autres essais*, Petite Bibliothèque Rivages, Paris, 1988, p 100.

⁶⁴ Slogans utilisés par l'INGUAT.

touriste de « partager le mode de vie des Garifunas » : la formule, qui se développe un peu partout au Guatemala et en Amérique latine, est réservée aux communautés indigènes des campagnes, comme c'est le cas dans la périphérie rurale du municipe pour certains villages qeqchis. Le tourisme à Livingston se définit par sa forme urbaine ; après l'aventure et l'excursion en pleine nature, les visites historiques et culturelles vient le temps de déambuler dans les rues, de flâner entre les boutiques, d'aller à la plage, au bar et au restaurant. On passe généralement à Livingston en fin de circuit, pour faire une pause et se relaxer.

L'INGUAT distingue sept « systèmes touristiques » au sein du pays : « *Guatemala y Antigua, Altiplano indígena, Aventura en el Mundo Maya, Paraiso natural, Costa Pacífico, Guatemala por descubrir, Caribe diferente* ». A chaque système est associé un certain nombre d'attractions touristiques : architecture, nature, artisanat, aventure, histoire, archéologie, contact avec les communautés indigènes... Les « ressources » du système *Caribe diferente* sont listées comme suit : « *lago de Izabal, Río Dulce, castillo de San Felipe, centro arqueológico de Quiriguá, cultura garífuna, flora y fauna, contacto con comunidades kekchíes, humedades y manglar, sol y playa* »⁶⁵. On remarque d'une part que les cultures qeqchi et garifuna sont mises sur le même plan que la biodiversité et les écosystèmes, en tant que « ressource » ; d'autre part que la culture garifuna se différencie des autres éléments listés par le fait qu'elle se rencontre en ville. Livingston, en tant que zone urbaine, est située au sein d'un système local ; aux alentours, un ensemble d'écosystèmes, de paysages, et de communautés rurales sont de plus en plus mis en tourisme par divers promoteurs – tours-opérateurs, agences de voyages, hôtels dans la jungle, etc. Livingston, c'est la ville au milieu, avec pour seul avantage comparatif le titre de « *cuna de la cultura garífuna* ». De fait, quand on demande aux touristes ce qui les a poussé à venir à Livingston, une majorité, informée par les guides (*Guide du Routard, Lonely Planet*), cite la culture garifuna – d'autres, plus rares, avancent des raisons pratiques, ou l'attrait de la mer Caraïbe. Pour Sara, il en a toujours été ainsi :

« *Es lo que siempre ha atraído a la gente a esta parte de Guatemala, porque tienes toda la Guatemala maya... La gente venía a Livingston sobre todo por la cultura garífuna* » (28/10).

⁶⁵ Cité dans Gustavo Segura, Crist Inman, *Turismo en Guatemala : el reto de la competitividad*, CLACDS/INCAE, janvier 1997, pp. 19-24.

L'intégration de Livingston aux réseaux de l'industrie touristique internationale et la croissance parallèle du flux de touristes itinérants se réalisent au moyen d'une mise en scène promotionnelle de la ville, qui opère par opposition distinctive avec les autres sites du pays – de la même manière qu'au niveau international, chaque pays tente de faire valoir des avantages comparatifs et de conquérir les marchés correspondants. « Les différents pays et les différents sites au sein de chaque pays en viennent à se spécialiser comme pourvoyeurs d'un certain type d'objets à voir »⁶⁶. Les « peuples à voir », en font partie. Le Guatemala a construit son image sur la présence des peuples indigènes identifiés comme les descendants des Mayas du premier millénaire. Une logique de distinction supplémentaire joue à l'échelle du pays : Livingston se positionne comme l'étape caraïbe du circuit, la ville noire au pays des Mayas, à l'embouchure d'un fleuve dont le seul nom fait rêver. A la structure marchande se mêle une structure sémiologique : la consommation itinérante est à la confluence de ces deux dimensions, qui forment ensemble le système d'échange touristique.

⁶⁶ John Urry, *Op.cit.*, p 48.

2ème partie : exotisme et consommation



Photo 5 : Ilario, chanteur et danseur garifuna, fait tourner le chapeau après une représentation folklorique au restaurant Happy Fish.

« Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images »

Guy Debord, *La Société du Spectacle*, thèse 4.

1. L'Autre de l'Occident

Esthétique de l'exotisme

Les brochures, les guides et les sites promotionnels mettent en valeur la mer, les plages et l'ensoleillement, les éléments classiques des « 4 S » (*Sea, Sun, Sand, Sex*), l'imaginaire paradisiaque, celui des cartes postales, du tourisme de masse inauguré après la seconde guerre mondiale dans les îles de la Méditerranée et de la mer Caraïbe. Mais les plages ne sont pas l'atout majeur de Livingston ; on n'y trouve ni l'eau transparente, ni les grandes plages de sable blanc du Belize ou du Honduras. Le décor, ici, met en valeur la présence d'une culture unique, largement méconnue, que l'on ne rencontre nul part ailleurs au Guatemala. A moins que ce ne soit l'inverse. Simmel définit le système esthétique comme une figuration qui abolit « l'indifférence réciproque des éléments », de sorte que « chacun d'eux détermine l'ensemble des autres »⁶⁷ ; le soleil, la mer, les cocotiers, et les Garifunas en costume traditionnel qui chantent et dansent au rythme des tambours⁶⁸, forment *ensemble* une esthétique spécifique, selon un code de perception déterminé – en l'occurrence, celui de l'exotisme, « héritier de modes de représentation de l'altérité d'abord constitués au sein de l'univers colonial »⁶⁹.

C'est dans cet univers que s'est constituée la figure de l'Autre de l'Occident⁷⁰ : objet de peur et de désir, de mépris et de fascination, il est toujours l'incarnation d'une altérité radicale, aux marges instables de la civilisation moderne. Le tourisme ethnique est né de cette curiosité ambivalente, de l'invention de la catégorie de « peuples à voir » dans l'entre deux guerres, de

⁶⁷ Georg Simmel, « La signification esthétique du visage » [1901], dans *Op.cit.*, p 143.

⁶⁸ Voir par exemple le site promotionnel de Livingston : <http://www.livingston.com.gt>, consulté en juillet 2008.

⁶⁹ Benoît de l'Estoile, *Le goût des Autres. De l'exposition coloniale aux arts premiers*, Flammarion, Paris, 2007, p 27.

⁷⁰ Annibal Quijano, *Ibid.*

l'histoire coloniale, des récits de voyage et des classifications anthropologiques. Benoît de l'Estoile discerne, à propos de l'exposition coloniale de Vincennes (1931), trois types de mise en récit : l'évolutionnisme, qui met en scène la lutte de la civilisation contre la sauvagerie, le différentialisme, qui met en avant l'idée d'une diversité culturelle à préserver, et le primitivisme, esthétique de l'originel⁷¹. Ces deux derniers genres entendent conjurer le mépris par la considération ; mais si les appréciations changent, les stéréotypes demeurent, structurés par des oppositions binaires : tradition / modernité, sujet / objet, maître / serviteur, centre / périphérie, fainéantise / travail⁷²...

« L'étrangeté, sa mise en perspective, est bien l'une des clefs du tourisme »⁷³. Le tour-opérateur Compagnies du Monde présente Livingston comme « une étrange bourgade peuplée de descendants d'esclaves venus des Caraïbes ». Dans son fascicule « Guatemala aux 1000 couleurs », la Maison des Amériques latines, dont le travail d'information est pourtant un argument de vente, se contente d'un résumé non moins laconique : « habité depuis le XVIIIème siècle par des immigrants des îles Caraïbes, Livingston est aujourd'hui un village de pêcheurs garifunas »⁷⁴. Ou encore cet autre, par Prêt à Partir, filiale d'Havas Voyages :

« Dans ce lieu coupé du reste du pays (on ne peut y venir qu'en bateau), on se croit plus en Afrique qu'au Guatemala... Il n'y a pas grand-chose à faire sinon observer les autochtones dans leur façon de vivre. Le village est calme, tout se fait en douceur, sans précipitation »⁷⁵.

En fait, l'agence en question n'a fait que reprendre un blog de voyageurs, en coupant cet extrait :

« les habitants de Livingston sont les descendants d'esclaves noirs en fuite qui se sont installés ici. Des enfants que nous avons vu danser, nous ont immédiatement

⁷¹ Marc Boyer, « Comment étudier le tourisme? », *Ethnologie Française*, Tome XXXVII, 2002/2, pp 393-404.

⁷² « Closing the Hermeneutic Circle? Photographic Encounters with the Other », *Annals of tourism research*, vol. 35, n°1, 2008, pp 7-26.

⁷³ André Rauch, « Le tourisme ou la construction de l'étrangeté », *Ethnologie française* 2002/2, Tome XXXVII, pp 389-392.

⁷⁴ Ces brochures m'ont été communiquées sur place par des touristes.

⁷⁵ http://www.pretapartir.fr/guide_voyage/Guatemala_5.htm, consulté en juillet 2008.

fait penser aux danses africaines. Les habitants de cette étrange endroit donnent vraiment l'impression d'avoir réussi à perpétuer des traditions et une culture africaines »⁷⁶.

« C'est un joli mix. Y'a de l'Afrique, de l'Asie, des Indios. C'est la première fois qu'on voie des Noirs, on se croirait un peu en Martinique ou en Guadeloupe. On a vu beaucoup de choses de la culture maya, donc ça change » (Vanessa, touriste française, 9/11).



Photo 6 : un groupe improvisé se produit au Bahia Azul, sous les yeux et les appareils d'un groupe de touristes européens.

⁷⁶ <http://www.zlm-concept.org/voyages/guatemala/livingston.html> , consulté en juillet 2008.

C'est bien la présence de l'Autre qui fait l'attrait de la ville. Témoins ces récits de voyage : « envahi depuis peu par les parpaings et les voitures, Livingston ne dégage pas un charme fou, malgré la gentillesse des habitants à majorité black, les Garifunas » ; « Livingston, c'est pour l'ambiance et son décor jamaïquain très coloré et quelques balades vers les cascades et la forêt tropicale »⁷⁷. Ce qui ressort dans ces témoignages, c'est que les Garifunas, dans leur présence même, ont aux yeux des touristes une *valeur d'ambiance*, immanente et sans objectif⁷⁸. Ils incarnent tantôt l'Afrique, tantôt la Caraïbe. Un touriste anglais m'a même confié qu'il retrouvait l'ambiance des quartiers caribéens de Londres. La présence simultanée d'indigènes et de métis ajoute à cette valeur, qui prend un tour combinatoire.

Elisabeth Cunin a étudié un phénomène similaire à Carthagène, mise en scène et en tourisme conformément aux « fantasmes associés au monde afro-caribéen » : sensualité, festivité, fascination pour le corps noir... Tout comme à Carthagène, il ne s'agit pas à proprement parler de tourisme ethnique, mais plus exactement d'une consommation de signes culturels⁷⁹, dont les touristes nationaux sont aussi friands que les Occidentaux : le Noir reste une figure méconnue, aux confins de la nation, généralement associée à la musique, au sport et à la sexualité.

⁷⁷ Forums de voyageurs, consultés en août 2008.

⁷⁸ Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, Denoël, 2005 [1970], p 274.

⁷⁹ Elisabeth Cunin, Christian Rinaudo, « Visites guidées et marketing de la différence à Cartagena de Indias (Colombie) », *Espaces et Sociétés*, No. 135, pp 137-156, 2009.

Signifier la culture

L'exotisme est une forme de domestication de l'altérité qui opère par réduction sémiologique⁸⁰, autrement dit par la sélection de signes – tambours, costumes aux couleurs vives, nature tropicale, hommes, femmes, enfants à la peau noire – auxquels sont associées, par convention culturelle, un certain nombre d'images mentales – fête, tradition, chaleur, exubérance, paysages paradisiaques, etc. Ces signes, mis en exergue à travers les différents supports promotionnels, les touristes les ont en tête avant même d'arriver.

« Comprobé eso que tampoco a los turistas les gusta profundidad. Son paseos, lo que perciben visualmente, y el color, la lluvia, como hablan la gente... Cosas superficiales. Es contacto con los seres humanos no es tanto » (Emilio, 12/11).

« Lo más que el turista conoce, lo que se enfoca más, es el baile, lo que es... la prestación, y la comida. Son dos cosas que en un día conoce. Pero no conoce al fondo lo que es el vivir del garífuna, que esa que sería lo adecuado, que conociera cómo convive el garífuna » (Carlos, artisan garífuna, barrio Centro, 22/10).

Le touriste veut éprouver, par ses sens, « l'esprit du lieu » ; par des saveurs, des rythmes, des impressions visuelles. Comme dans ce récit édifiant, tiré d'un article de la presse nationale :

« en cada esquina de esta población hay un artesano que transforma los materiales naturales en singulares obras de arte. El talento culinario se expresa en la comida garífuna a base de mariscos, leche de coco, plátano, banano y hierbas nativas. Comidas de pescado, tubérculos, raíces y aves de corral es la opción que ofrece la etnia q'eqchi. La guinda del pastel lo colocan las costumbres de este multicultural rincón caribeño con el resonar de los tambores que invitan a bailar punta, o los bailes folclóricos como la danza del venado. La vistosidad del vestuario garífuna hace una buena combinación con los coloridos trajes típicos

⁸⁰ Cf. Rachid Amirou, « Le tourisme comme objet transitionnel », *Espaces et Sociétés*, n°76, 1994, pp 149-164.

q'ecqchies »⁸¹.

« Le regard [touristique] est construit à travers des signes, et le tourisme implique la collection de signes »⁸². Les lieux de consommation touristiques se différencient nettement des lieux fréquentés par les locaux, situés en dehors du centre ou dans les rues adjacentes, qui ne paient pas de mine et se caractérisent plutôt par le dépouillement du décor (quelques tables en plastique), le bruit et l'accueil plus réservé du tenant du lieu. Enseignes et décoration exotiques, tables en bois, personnel dévoué, la disposition des corps et des objets créent une « structure d'ambiance » particulière⁸³.

L'artisanat balise l'espace touristique : vendu dans les boutiques et les restaurants, il l'est aussi dans la rue, où il accompagne la déambulation des touristes. « *A los extranjeros lo que le gustan más es lo típico, cosas típicas de madera, colleras de coco, conchas...* » (Antoni, 12/11). Matériaux naturels et couleurs chaudes, « surabondance de signes, de références allégoriques, de connotations disparates »⁸⁴, l'objet « artisanal » se situe quelque part entre le kitsch, le gadget et l'« objet ancien » : « en lui s'effacent les stigmates de la production industrielle et les fonctions primaires »⁸⁵. La transcendance de la dimension économique est précisément ce qui caractérise l'environnement touristique – en tant que structure d'ambiance.

Le touriste qui consomme ne consomme pas seulement un produit, il consomme un décor, une relation, un sourire : « acheter un service, c'est acheter une expérience sociale ou sociologique particulière. (...) La qualité de l'interaction sociale fait elle-même partie du service consommé »⁸⁶. Employés, guides, danseurs, musiciens, *trensadoras*, tous sont là pour servir le touriste, et pour le divertir. Le touriste s'enivre ainsi des signes de la « coutume » et de la cordialité, de cette altérité souriante et domestiquée ; consommation accélérée de l'exotique, qui est essentiellement une expérience du regard.

⁸¹ « Rincón caribeño multicultural », *Prensa Libre*, 11 juin 2006.

⁸² John Urry, *Op.cit.*, p 3.

⁸³ Cf. Jean Baudrillard, *Le Système des objets*, Gallimard, 1978 [1968], pp 42-88.

⁸⁴ Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, Denoël, 2005 [1970], p 166.

⁸⁵ Jean Baudrillard, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Gallimard, 1993 [1972], p 29.

⁸⁶ John Urry, *Op.cit.*, p 68.



Photo 7 : Ilario en compagnie d'une touriste française au Bahia Azul.

*« Miran, tocan, pasan... pero no compran. Les gustan por los colores y todo eso. Por lo menos es lo que tiene Guatemala, lo que es lo típico, los colores... »
(Erika, Tienda Típico Chapín, barrio Centro, 12/11).*

Judith Adler a montré comment, dans l'Europe moderne, la vue l'emportait progressivement sur les autres sens dans l'art de voyager⁸⁷ ; Urry définit le tourisme comme *consommation visuelle* – ce que confirme, de manière paroxystique, l'impératif photographique⁸⁸.

⁸⁷ « Origins of Sishseeing », *Annals of Tourism Research*, Vol. 16, n°1, 1989, pp 7-29.

⁸⁸ John Urry, Carol Crawshaw, « Tourism and the Photographic Eye » dans Chris Rojek et John Urry (eds.), *Touring Cultures : Transformations of Travel and Theory*, Routledge, Londres, 1997, pp 176–195.

2. L'exotisme et son envers

Regard touristique et violence symbolique

Durant leur bref séjour, les touristes font preuve d'une activité photographique intense : perspectives de rue, façades colorées, paysages de mer, stands d'artisanat, *trensadoras*, groupes folkloriques et femmes indigènes⁸⁹ sont les clichés habituellement recherchés. Les groupes qui viennent jouer au *Bahia Azul* déclenchent des batailles de prises de vue où une vingtaine d'appareils brandis à bouts de bras s'empressent pour immortaliser l'instant.

La photographie revêt une importance considérable dans l'expérience touristique. Urry affirme que « la photographie façonne le voyage. Elle est la raison qui pousse à s'arrêter, puis à repartir. La photographie implique des obligations. Les gens sentent qu'ils ne doivent pas rater des scènes visuelles spécifiques (...). Le tourisme devient souvent, de fait, une recherche de la photogénie : le voyage est une stratégie d'accumulation de photographies »⁹⁰. Il n'est pas démenti par l'observation. Les touristes se départissent rarement de leur appareil, et commencent souvent à photographier dès leur arrivée. L'omniprésence de l'appareil ne fait qu'accélérer « l'exigence de renouvellement des impressions » dont parle Simmel ; l'événement, renvoyé dans un futur antérieur, tend à se contracter en un flash éphémère : « l'accent, pour ce qui concerne les excitants, s'éloigne toujours plus de leur centre substantiel afin de souligner leur début et leur fin »⁹¹. La photographie rythme le circuit touristique en une suite de scènes prévues et anticipées. Edward Saïd a parlé d'« attitude textuelle », pour décrire ce phénomène, qui révèle l'« autorité schématique » de l'écrit et des images sur nos perceptions et nos comportements⁹². Manière de dire que le tourisme présuppose « un imaginaire de l'espace », « un *code de perception* » que le touriste, qu'il le veuille ou non,

⁸⁹ Les hommes ne portent pas, d'ordinaire, de vêtement spécifique. Les Garifunas quant à eux ne portent l'habit traditionnel que lors d'occasions exceptionnelles – à l'exception des groupes folkloriques et des serveurs qui le portent pour le travail.

⁹⁰ John Urry, *The Tourist Gaze. Leisure and Travel in Contemporary Societies*, Sage Publications, Londres, 1990, p 139.

⁹¹ Georg Simmel, « La Mode » [1895], *Op.cit.*, p 101.

⁹² Edward Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Ed. Du Seuil, Paris, 1980 [1978].

porte en lui⁹³. Précession du signifiant sur le signifié / référent, images d'images, cela peut aller jusqu'à prendre en photo les étals des vendeurs de rue. Dans ce « cercle herméneutique »⁹⁴ de la consommation visuelle, la photographie, à l'instar du souvenir, a fonction de témoin ; elle authentifie l'existence, atteste que « ça a été »⁹⁵.



Photo 8 : des touristes danois ont payé cet artisan garifuna et sa compagne pour une prestation musicale improvisée. Ces derniers n'étant pas musiciens, l'improvisation est particulièrement cocasse.

Le regard lui-même porte cette vocation⁹⁶ ; mais la photographie a quelque chose en plus : elle « emplit de force la vue »⁹⁷. « Il n'est rien qui comme l'oeil, tout en demeurant absolument à sa place, paraisse autant se répandre tout autour de soi : il pénètre, il rappelle, il enveloppe un espace, il erre, il semble passer derrière l'objet convoité et l'attirer à lui », écrivait Simmel⁹⁸. Rien si ce n'est, peut-être, l'oeil artificiel de la caméra, qui démultiplie le pouvoir

⁹³ Jean-Didier Urbain, *Ibid.*

⁹⁴ Kellee Caton, Carla Almeida Santos, *Ibid.*

⁹⁵ Roland Barthes, *La Chambre Claire. Note sur la photographie*, Gallimard - Le Seuil, 1980.

⁹⁶ Judith Adler, *Op.cit.*, p 12.

⁹⁷ Roland Barthes, *Ibid.*

⁹⁸ « La Signification esthétique du visage », dans *Op. Cit.*, p 144.

de figer, d'enregistrer – de réifier.

Adu m'a raconté que l'an passé, un jeune garifuna s'était battu avec un touriste qui prenait sa mère en photo. Il y a quelques mois, un artisan de Livingston se serait mis à photographier les touristes dans la rue, à la surprise indignée de ces derniers. On voit à quel point la photographie peut devenir un sujet sensible ; renforçant l'intrusion du regard touristique, le pouvoir momentané qu'elle exerce a été décrit avec justesse par Barthes : dans le champ de l'objectif, « je ne suis ni un sujet ni un objet, mais plutôt un sujet qui se sent devenir objet »⁹⁹.

« Respetamos los turistas. Los que vienen aquí son respetuosos, hablan con la gente, son amigables. Pero hay otros que... mira, así vienen. Sólo pasaditos. No compran nada, no dejan nada . Y a sacar foto a la gente. No preguntan. De una vez, le sacan foto a uno... hay que pedir permiso. Yo no soy payasa. Cae mal... »
(Adu, 28/10).

« El pueblo cambia mucho con el turismo porque el turista que llega generalmente viene y lo atropella, sólo viene y toma foto. Quiere decir que no tiene un respeto hacia la persona del pueblo. Llega, toma foto y con la misma se va; no deja nada que simplemente molestias en esta actitud, que toma la foto, no le dice ni permiso o puedo o nada, entonces pienso que es atropellar. (...) Violas primero la imagen de la persona, el derecho a la persona, y está violando totalmente lo que es la identidad, lo que es la identidad garífuna. Porque lo tienes directamente como un objeto, o sea como si es un cuadro o un palo le toma foto que no te va a responder. Pero como ser humano, violas mucho al tomarle una foto a la persona sin pedirle derechos o permiso a poderle tomarle la foto »
(Carlos, 22/10).

Le sentiment de violation identitaire est au coeur du problème : « la photo-portrait est un champ clos de forces. Quatre imaginaires s'y croisent, s'y affrontent, s'y déforment. Devant l'objectif, je suis à la fois : celui que je me crois, celui que je voudrais qu'on me croie, celui

⁹⁹ Roland Barthes, *Ibid.*

que le photographe me croit, et celui dont il se sert pour exhiber son art »¹⁰⁰. Ces discours témoignent du pouvoir symbolique de la photographie, expression ultime de la nature esthétisante du tourisme. Selon la définition qu'en donne Brubaker, la violence symbolique « comprend le pouvoir de nommer, d'identifier, de catégoriser et d'énoncer quoi est quoi et qui est qui »¹⁰¹. Le problème est alors de savoir *qui* énonce : la photographie ne s'attire pas tant de reproches lorsqu'elle est pratiquée en famille ou entre amis¹⁰². Elle est d'autant plus mal acceptée qu'elle est vécue comme une intrusion au sein de son espace quotidien – dans des cas extrêmes, les tours incluent la visite du centre de santé ou de la bibliothèque durant les heures de travail ; Sara m'a même raconté qu'un circuit organisé par une agence d'Antigua incluait une visite au domicile de jeunes filles albinos, exhibées par un guide expliquant qu'on les appelait *hijas del sol*...

¹⁰⁰ Roland Barthes, *Ibid.*

¹⁰¹ Rogers Brubaker, « Au-delà de l' « identité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°139, 2001, p 75.

¹⁰² En ce sens, Barthes a tort de faire de l'image une analyse ontologique, comme le remarquait Georges Didi-Huberman le 20 mars 2009, sur *France Culture*, dans l'émission « Les vendredis de la philosophie ».

La violence symbolique exercée par le touriste redouble non seulement son statut d'étranger, mais aussi son avantage matériel ; elle s'y articule, en est indissociable :

« cuando pasan por el barrio así toman fotos, pero no hay beneficio. Miran una acción, boom, lo sacan. Hay unos padres, no nos gusta. Están violando un derecho. No es correcto. Para sacar una foto hay que pedirle permiso. Unos piensan que nosotros no tenemos un derecho a ser respetados, que tienen todo el poder y que pueden hacer cualquier cosa porque somos pobres » (Francisco, enseignant, *barrio San José*, 7/11).

L'ascendant matériel du touriste se manifeste dans la nature m  me du tourisme, opposé au travail. « Face au touriste, l'indigène s  dentaire par nécessité d  couvre que les r  les de visiteur et de visit   ne sont pas réversibles. Pour eux, (...) le nomadisme de loisir est un luxe inaccessible. Ils ne seront jamais touristes. S'ils partent, ils seront immigrés, promis à une autre sédentarité : celle de l'exil »¹⁰³. Il n'est donc pas surprenant que le touriste soit avant tout perçu selon son potentiel économique. Lorsque la consommation de services tend à devenir le seul cadre d'interaction envisageable, les attentes s'amplifient ; le tourisme est perçu comme une *manne* – terme dont l'étymologie renvoie à une nourriture abondante reçue de Dieu, et l'usage actuel à des ressources abondantes, inespérées et providentielles. Le cas des *cruceros* est intéressant. Les quelques passagers qui consacrent quelques heures à visiter Livingston ne consomment presque aucun service local ; leur impact économique est quasiment nul, et les habitants ne manquent pas de s'en plaindre –    l'image de Felipe, un vieux roublard qui hait les blancs et ne manque pas de ressources pour arnaquer les touristes : « *los cruceros no compran nada, no comen, no se puede trabajar con ellos* » (Felipe, 5/11). Pourtant il est curieux d'observer, dans les conversations courantes, l'attente qu'ils suscitent, de jour en jour, lorsque la saison est sur le point de débuter. Un nouveau mythe du Cargo, en quelque sorte¹⁰⁴. Nul doute que cette perception quelque peu magique a contribué à la saturation du marché.

¹⁰³ Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Payot & Rivages, Petite Bibliothèque Payot, 2002 [1991], p 16.

¹⁰⁴ Jean Baudrillard, *Op.cit.*, pp. 27-28.

Mais les touristes ne dépensent jamais autant qu'on l'espère, ils se révèlent avarés et méfiants – et, bien sûr, ils consomment toujours dans les mêmes endroits. Une distinction est clairement faite entre deux grandes catégories de touristes, la « *gente mochilera* » et la « *gente con capacidad económica* ». Le premier reproche qu'on leur fait, c'est de ne pas dépenser suffisamment, et de déroger ainsi à un devoir presque moral – « *gastan poco, son duros* ». Un classement par nationalité vient recouper la distinction en termes de budget. Les Français sont connus pour être près de leurs sous, à la différence des *gringos* qui dépensent sans compter. Tous s'accordent sur un point : les Israéliens sont les plus durs en affaire. Leur réputation est exécrationnelle, à l'image de ce commentaire : « *los judíos quieren todo regalado, creen que están en su país y que nosotros somos palestinos* ». D'une manière générale, le fait que des touristes regardés comme des exemples vivants de l'opulence occidentale rechignent pour quelques quetzals passe mal. Les artisans sont les premiers concernés. Périodiquement, ils se rendent dans des pays voisins, au Belize et au Costa Rica, où ils peuvent vendre plus cher.

« *Aquí en Guatemala no se valoriza el trabajo de uno. El turista llora... quiere todo barato, no gasta. Por eso voy a Costa Rica para vender mis cosas* » (Pichu, artisan garifuna, *barrio Centro*, 29/09).

« *Mis grupos son muy duros de propinas. A los lancheros por ejemplo les dan una miseria. Dar 1Q por ejemplo es denigrante, mejor no dar nada. O dan una moneda de ellos que no se puede cambiar, eso también es denigrante* » (Emilio, 12/11).

Comme le résume Carlos, Argentin, propriétaire d'un hôtel dans la forêt, le *finca Tatín* : « *los turistas que vienen en Guatemala, vienen para gastar poco. Cuando se van en Belice o en Costa Rica, allí gastan y no se quejan* » (*barrio Centro*, 23/11). De fait, le Guatemala est aussi prisé pour des raisons budgétaires ; en d'autres termes, la pauvreté du pays, – le niveau des prix et, par conséquent, des salaires, – est un avantage comparatif pour le touriste qui cherche à multiplier son pouvoir d'achat. Sa phobie, c'est d'être floué, d'être pris pour un « pigeon ». Intrus dans un monde étranger, il s'expose aux moqueries et à la manipulation, assigné lui-même au statut de consommateur.

« El intercambio no existe. Es que Livingston es un pueblo con muchas necesidades. Entonces nadie quiere compartir por compasión, quieren compartir para que pagas » (Ian, Bahía Azul, 10/11).

Il est vrai que la plus grande partie des habitants ne vivent pas du tourisme ; mais c'est alors l'indifférence ou la lassitude qui domine, que l'on se promène dans les quartiers noirs ou dans le secteur *ladino*. La qualité des relations humaines reste cependant un facteur déterminant de la satisfaction des touristes, lesquels ont à cet égard des attentes très diverses. Les groupes, plus étanches par rapport au milieu d'accueil, ont coutume d'afficher leurs exigences en termes de service et de confort – parfois jusqu'au détail, à l'instar de Gérard, directeur général dans le bâtiment, visiblement dépaysé : *« l'hôtel c'est une merde... Si on veut un verre à vin faut le demander, si on veut un sèche-cheveux faut le demander, si on veut payer en euros c'est pas possible... Y'en a marre! » (Bahía Azul, 7/11).*

A mesure que les touristes deviennent plus nombreux, restent moins longtemps, et tendent à se concentrer dans les limites de l'espace qui leur est aménagé, la communication, astreinte au cadre marchand, se fait plus rare et limitée.

« Antes venían hippies. Eran más llevados, se quedaban más con nosotros, eran más amigables. Tenían más comunicación con nosotros » (Ilario, barrio Centro, 9/11).

« Se bailaba cosas típicamente caribeñas como el calipso, la salsa, el reggae, la punta... depende el estilo de la cabaña. Entre los viajeros o mochileros, o algunos centroamericanos, guatemaltecos, era más fácil, se mescaban más con los garífunas ; esas cabañas por lo mayor, eran cabañas negras, casi solo garífunas » (Umberto, barrio Centro, 28/11).

D'autant que la majorité des touristes ne parlent guère espagnol, et se risquent tout au plus à demander un renseignement, voir à quelques conversations convenues sur les différences de culture entre pays. Contraintes temporelle, spatiale, linguistique, objectivation croisée,

relation marchande, ancillaire, transitoire : le modèle général de l'interaction touristique¹⁰⁵ resserre son emprise¹⁰⁶. Ce qui n'est pas pour convenir à tout le monde :

« moi le truc qui m'intéresse c'est le tourisme ethnique. C'est ce choc des cultures que je trouve intéressant, par rapport aux mœurs, à la technologie. Mais un truc qui m'a un peu choqué ici, c'est que j'ai été au Pérou et au Vietnam, et ici c'est plus difficile de sortir des sentiers battus, tu peux pas vraiment entrer en contact avec les populations indigènes, y'a toujours la question du fric » (David, ingénieur en région parisienne, *Las Tres Garífunas*, 31/10).

L'authenticité, dans ce discours, c'est l'idée d'un rapport désintéressé – l'inverse d'une relation marchande et ancillaire, un désir de gratuité qui est loin d'être toujours partagé. D'une manière générale cependant, le touriste comme son hôte évitent les situations d'embarras, en préservant une atmosphère amicale qui ne laisse pas paraître la nature marchande de la relation, de telle sorte que chacun garde la face¹⁰⁷ – ce qu'illustre bien le cas des guides. Yves Winkin remarquait que « le tourisme repose fondamentalement sur la dénégation de sa réalité économique. Tout doit se passer comme si les rapports étaient directs, personnels et transparents »¹⁰⁸, le rapport marchand étant au contraire une forme d'échange « minimale et impersonnelle »¹⁰⁹. Les touristes sont le plus souvent conscients de la nature transitoire, marchande et asymétrique de la rencontre touristique, à Livingston ou ailleurs ; mais une sorte de convention tacite interdit que la nature intéressée de la rencontre touristique n'apparaisse au grand jour. Les plus habiles savent se montrer avenants, instaurent un climat amical de confiance et d'échange. A l'*Ubaфу*, au contraire, les clients, faibles en nombre, sont constamment sollicités par les musiciens, et prennent la tangente au bout de quelques minutes. Dans leur majorité cependant, les touristes interrogés perçoivent leurs interlocuteurs, commerçants, employés, comme des gens avenants et amicaux ; c'est même le premier motif cité de contentement.

¹⁰⁵ UNESCO, *Les effets du tourisme sur les valeurs socio-culturelles*, Paris, 20 septembre 1975.

¹⁰⁶ Cf. Danilo Martuccelli, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 2002, p 183 : « les situations possèdent d'emblée un supplément ou un déficit d'élasticité ».

¹⁰⁷ Au sens d' « image du moi » – Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Les Editions de Minuit, Le Sens Commun, Paris, 1974, p 9.

¹⁰⁸ *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, De Boeck Université, Culture & Communication, Bruxelles, 1996, p 204.

¹⁰⁹ Pascal Chantelat, « La Nouvelle Sociologie Economique et le lien marchand: des relations personnelles a l'impersonnalité des relations », *Revue Française de Sociologie*, Vol. 43, N°3, Jul.-Sept., 2002, pp 521-556.

Un tel décalage dans les perceptions s'explique par un hiatus au niveau du sens, de la portée de cette « rencontre » : « si pour le touriste cette rencontre est non seulement brève mais encore unique dans l'année, pour l'hôte, il s'agit d'une série de rencontres qui se succèdent presque toute l'année, toutes aussi courtes et aussi superficielles »¹¹⁰. Deux espaces-temps, deux cadres d'expérience¹¹¹ divergents. L'exotisme et son envers : le tourisme, en tant qu'« économie de biens symboliques », se caractérise précisément par « une dissimulation de sa réalité objective, structurale au profit de sa vérité subjective, désintéressée »¹¹².



Photo 9 : affiche visible dans la rue principale, installée par l'INGUAT dans le cadre d'une campagne de communication suite à la prise en otages de quatre touristes belges dans la forêt en mars 2008. Ces touristes ont été retenus durant trente-huit heures par des paysans qeqchis de la Coordinadora Nacional Indígena y Campesina (CONIC), qui exigeaient la libération de leur leader, Ramiro Choc, accusé d'être à l'origine d'invasion de terres dans le municipio de Livingston.

¹¹⁰ UNESCO, *Op. Cit.*

¹¹¹ Cf. Erving Goffman, *Les Cadres de l'expérience*, Editions de Minuit, Paris, 1991.

¹¹² Pierre Bourdieu, « L'économie des biens symboliques », *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Le Seuil, Points, 1994, pp 178-180.

L'« enchantement » du monde touristique réside dans « la dénégation de son caractère marchand [qui] est aussi une transfiguration des rapports d'exploitation de la force de travail engagée dans la prestation »¹¹³. Les conflits socio-politiques qui traversent la société locale doivent pas perturber la tranquillité des touristes. « *Rasgos que se quieren iluminar frente a otros que se pretenden silenciar. Del direccionamiento de ese mirar intervienen sobre todo quienes detentan mayor poder simbólico y material* »¹¹⁴.

¹¹³ Bertrand Réau, Franck Poupeau, « L'enchantement du monde touristique », *Actes de la recherche en sciences sociales* n°170, décembre 2007, p 10.

¹¹⁴ Monica Beatriz Lacarrieu, « El turismo y la producción de « estéticas del exotismo » y de « estéticas del conflicto », sus vínculos, ajustes y desajustes en el contexto crítico de Buenos Aires », *Trace*, n°45, juin-juillet 2004, p 67.

3ème partie : ordre social et identités



Photo 10 : une rue du quartier San José.

« On ne peut opposer le spectacle et l'activité sociale effective ; ce dédoublement est lui-même dédoublé. Le spectacle qui inverse le réel est effectivement produit »

Guy Debord, *La Société du Spectacle*, thèse 8.

1. Division du travail et ethnicité

Tourisme et hiérarchie ethnique

Des nombreuses personnes qui vivent du tourisme à Livingston, la plupart ont des revenus très modestes. Soit qu'ils soient sous-payés : les entreprises paient souvent moins de 1000Q le mois (le salaire minimum est d'environ 1500Q par mois¹¹⁵), pour travailler parfois douze heures par jour – les employés soumis à ce régime sont la plupart du temps des femmes, *ladinas* et *qeqchis*, dont certaines n'ont pas l'âge légal pour travailler ; soit qu'ils vivent d'un travail informel au revenu incertain – accoster les touristes, vendre de l'artisanat, ou encore tresser les cheveux à la mode caribéenne. Les Garifunas occupent des positions variables au sein du secteur touristique. La plupart d'entre eux, exilés, pêcheurs, maçons, artisans, employés dans le salage du poisson, sont extérieurs à ce secteur. Pour Nelda, enseignante à la retraite qui travaille au ministère de la culture, à la DIGEBI (*Dirección General de Educación Bilingüe*) le diagnostic est clair :

« los que benefician del turismo son los dueños de restaurantes y de hoteles y los transportes. Ninguno de los tres está a mano de los garífunas. Ahora vivimos de las remesas y del trabajo informal » (ministère de l'Education, 16/12).

La présence des Garifunas au sein du secteur touristique est essentiellement informelle – vente de rue (*pan de coco, rice and beans*), folklore et artisanat, *trensadoras*. Elle concerne principalement les femmes et les jeunes, lesquels ont souvent pour perspective de partir dès qu'ils le peuvent. Une poignée d'entre eux travaillent comme serveurs dans les bars restaurants du centre ville. D'autres se font un peu d'argent en jouant quelques morceaux de percussion dans les bars-restaurants du centre ville lorsque les touristes y sont assez nombreux. Les plus désœuvrés passent la journée à attendre les touristes, dans l'espoir

¹¹⁵ Environ 150 euros. Le salaire d'un employé du tertiaire est donc à peu près équivalent à ce qu'on gagne dans un *finca* des environs.

d'obtenir quelques pourboires par-ci par-là, ou de leur vendre de la marijuana.

« Los chusos son muy listos, cuando pasan sienten la comida. El ser humano es así también. Así somos nosotros con los turistas. Como chusos. Miramos donde hay turistas, les buscamos para proponer comida, ganja... pero antes, no pedíamos » (barrio Centro, 5/11).

Par l'emploi du « nous » au passé, les difficultés actuelles sont situées dans une mémoire collective du long terme. Les réminiscences d'un mode de vie traditionnel associé à l'indépendance sont toujours vives, même si, dans les faits, le salariat et l'informalité ont supplanté la pêche et l'agriculture.

« La población garifuna ha dejado de ser productiva. Antes los garifunas eran pescadores, agricultores... No eran tan consumistas como ahora » (Nelda, 16/12).

La hiérarchie économique recoupe, sans surprise, une hiérarchie ethnique, similaire à celle établie par Ghidinelli en 1976 : *ladinos* en haut, *Qeqchis* en bas ; en position intermédiaire, les *Garifunas* se maintiennent grâce aux *remesas*, mais entretiennent désormais une relation de dépendance dans leurs relations aux autres groupes. Dans cette hiérarchie, être *ladino*, c'est être blanc – la correspondance étant établie par le pouvoir et l'argent. Malgré quelques mariages interethniques et une cohabitation dans l'ensemble pacifique, les relations restent conflictives entre *Garifunas* et *ladinos*. Les préjugés sont tenaces de part et d'autre, et la séparation reste la règle. Ghidinelli résume ainsi la hiérarchie ethnique qui se met en place au cours du XX^{ème} siècle : *« sólo algunas familias de origen asiático y ladinas hicieron capital con el comercio, mientras que los otros grupos étnicos, acostumbrados a una economía de subsistencia, gastaban sus ganancias en bienes de consumo. Naturalmente hubo excepciones, y estas crearon los estratos de caribes negros acomodados y el de kekchies ladinizados, se trata de segmentos bien exigüos »*¹¹⁶. Le schéma ci-dessous résume ses travaux :

¹¹⁶ Azzo Ghidinelli, *La Familia Entre Los Caribes Negros, Ladinos y Kekchies de Livingston*, Instituto Indigenista Nacional, Guatemala, 1976.

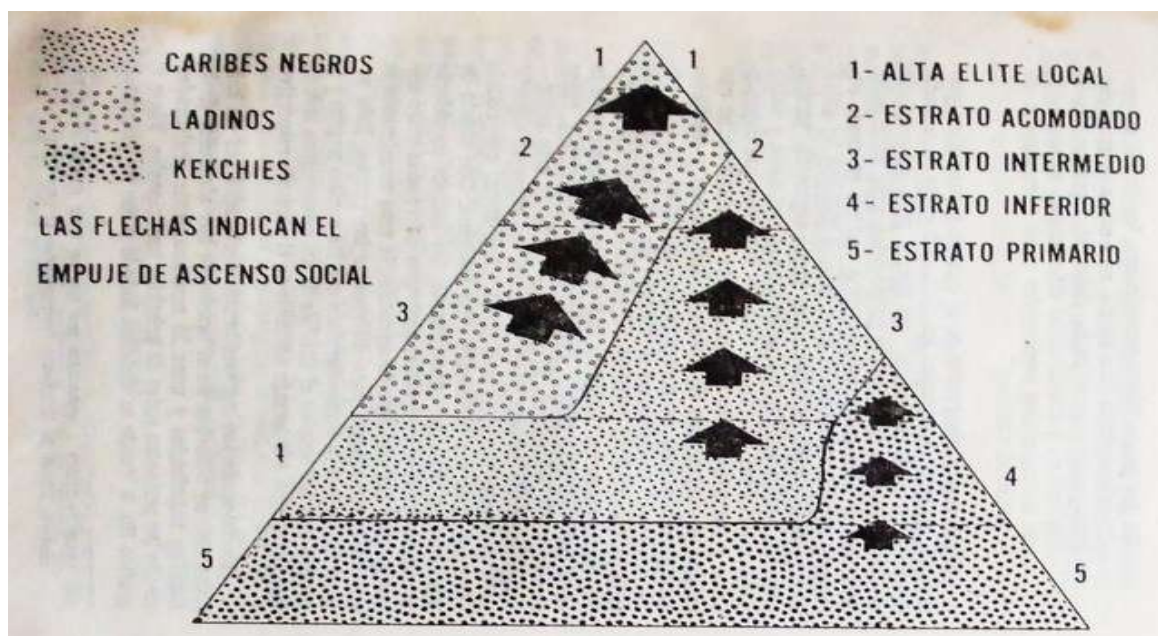


Figure 1 : la hiérarchie ethnique à Livingston, selon Azzo Ghidinelli¹¹⁷.

Le secteur touristique reproduit cette stratification. Les entrepreneurs *ladinos*, mobiles, tiennent de fait le pouvoir économique, et considèrent Livingston comme un tremplin d'ascension sociale¹¹⁸ : ils envoient généralement leurs enfants vers la capitale ou les Etats-Unis – lesquels reviennent parfois après leurs études et diverses expériences. Ainsi de Ian Chew, dont le grand-père est venu de Chine après la seconde guerre mondiale, s'est installé à Livingston, a épousé une Guatémaltèque originaire de Coban, et a fondé le *Bahia Azul* il y a une vingtaine d'années. Le père de Ian, qui a étudié le droit à la capitale, a agrandi le restaurant, auquel il a intégré l'agence de voyage *Exotictravel*. Ian a lui-même suivi une formation tourisme et informatique à Guatemala ; à son retour à Livingston il a pris en main la discothèque *Tropicool*, en bas de la rue principale, sur la plage Barrique ; récemment, une nouvelle extension du *Bahia Azul* a ouvert juste en face. L'autre branche de la famille possède l'agence-hôtel *Rios Tropicales*, ouvert à la fin des années 1990, et le bar-restaurant *McTropic*. Même schéma d'expansion pour Walter, propriétaire du *Happy Fish*, qui a commencé par ouvrir un restaurant dans la rue Sanchez Diaz, en 1986, avant de venir s'installer dans le centre lorsque celui-ci s'est développé, au milieu des années 1990. Il a commencé comme agence il y a quelques années, et aussi acheté un petit cyber quelques emplacements plus loin,

¹¹⁷ *Op.cit.*, p 64.

¹¹⁸ *Op.cit.*, p 260.

Labuganet, qui lui sert de point de vente annexe pour son agence. Le cas de Gustavo, propriétaire du *Delfin*, n'est pas moins révélateur. Il a vécu plusieurs années aux Etats-Unis, avant de construire son hôtel il y a cinq ans ; son agence de voyage, *Gowithgustours*, s'adresse essentiellement à la clientèle aisée des *cruceros*. Il a aussi ouvert une sandwicherie juste en face, et espère ouvrir sur les emplacements voisins un restaurant mexicain et un bar à sushis.

Ces entrepreneurs préfèrent employer des femmes ou des jeunes *ladinos* et *qeqchis*, qu'ils peuvent rémunérer à bas prix. Du reste, un préjugé fort répandu parmi les *ladinos* et les indigènes veut que les Garifunas n'aiment pas travailler. De fait, le revenu des *remesas* évite à beaucoup d'avoir à travailler dans ces conditions. Ceux qui ont fait du tourisme leur gagne-pain, en revanche, vivent du travail informel, guides, percussionnistes, *trensadoras*, artisans, vendeurs de rue – situations précaires où les gains sont directement fonction de la générosité et du bon vouloir des touristes ou des commerçants qui leur donnent du travail. Livingston ne présente guère d'opportunités, et l'on ne peut y poursuivre sa scolarité au-delà de l'école primaire. « *El jóven que se supera tiene que salir afuera para seguir creciendo* » ; les rares personnes qui obtiennent un diplôme universitaire n'ont pas vraiment de raison de revenir s'installer. « *La migracion no solo llego a ser una forma de vida aceptada en esta sociedad, sino que se transformo en la unica perspectiva de vida, porque en la region natal habia hasta hoy muy poca posibilidad de trabajo real* »¹¹⁹. Les *remesas* servent à la consommation quotidienne, à la construction de maisons « en dur » et à préparer une retraite paisible. Les maisons neuves, équipées du confort moderne, côtoient les habitations les plus spartiates, et la disparité croissante des statuts est ressentie comme telle au sein de la population garifuna. L'identification ethnique reste cependant primordiale, dans les discours comme dans la socialité de tous les jours. L'amitié, la parenté, le voisinage, la langue, la mémoire collective, la religion forment les bases quotidiennes de cette identification, renforcée par un sentiment d'opposition aux autres groupes, *ladinos* et *indios*, face auxquels les Garifunas, peu portés vers l'investissement et l'accumulation, sont désormais en situation de dépendance.

¹¹⁹ Maren Mohr de Collado, *Los garinagu en Centroamérica y otros lugares. Identidades de una poblacion afro-caribe entre la tradicion y la modernidad* », Indiana n°24, 2007, p 71.



Photo 11 : le stand artisanal de Pichu, dans la rue principale.

Diana, qui est aussi trésorière du CATUR, dont le mari travaille en Floride, est en quelque sorte l'exception qui confirme la règle. Le tourisme reconduit une organisation sociale dont il n'est pas à l'origine. L'impact de l'organisation marchande du secteur est toutefois essentiel. La concentration de l'activité touristique autour d'un petit nombre de commerces du centre depuis une quinzaine d'années a accentué une hiérarchie spatiale solidaire de la stratification économique-ethnique de la ville. Les Garifunas, en dehors de quelques propriétaires d'hôtels et d'une poignée de serveurs, se situent, vis-à-vis du tourisme, entre extériorité et informalité. Il faudrait d'ailleurs ajouter à ces divisions des hiérarchies d'âge et de genre, les jeunes et les femmes occupant généralement les positions subordonnées. L'ordre économique ne recoupe donc que partiellement l'ordre ethnique. Néanmoins la structure dégagée est formellement similaire à celle décrite par Pierre Van den Berghe dans son étude pionnière sur le tourisme ethnique à San Cristobal de las Casas, dans l'Etat mexicain du Chiapas. Il montre comment une classe d'entrepreneurs *ladinos* agit comme intermédiaire entre les touristes et les

indigènes qu'ils viennent voir – accaparant ainsi la quasi totalité des bénéfices¹²⁰. « *Los Garifunas atraen al turismo, pero no lo controlan* ». Certains comme Turcios, qui emploie lui-même des groupes folkloriques pour jouer dans son hôtel, n'hésitent pas à reprocher aux Garifunas leur « apathie ». Ils devraient jouer dans la rue, au parc ; leur manque d'initiative est préjudiciable aux affaires. Les ténors du secteur touristique voudraient faire de la ville une « machine à divertir »¹²¹, dont les Garifunas seraient en quelque sorte les animateurs. « L'opération du signe, la séparation des signes est quelque chose d'aussi fondamental, d'aussi profondément *politique* que la division du travail »¹²² ; il en résulte une « *division du travail du sens* »¹²³. Le tourisme donne à voir les deux ordres de concert.

¹²⁰ *The Quest for the Other. Ethnic Tourism in San Cristobal, Mexico*, University of Washington Press, 1994.

¹²¹ Richard Lloyd, Nichols Clark, *The City as an Entertainment Machine*, Prepared for presentation at the annual meeting of the American Sociological Association, University of Chicago, 2000.

¹²² Jean Baudrillard, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Gallimard, 1993 [1972], p 236.

¹²³ *Ibid.*

Entre fierté et aliénation

L'utilisation de la culture garifuna comme attraction principale de la ville par l'ensemble des promoteurs (entrepreneurs locaux, INGUAT, guides touristiques, agences de voyage, tours-opérateurs), la curiosité qu'elle suscite chez les touristes, ont des effets profondément ambivalents : dans un même mouvement, elle rehausse le prestige identitaire des Garifunas et provoque un sentiment d'aliénation.

« Obviamente los enorgullece, hay un sentimiento de orgullo lógico – tenemos una cultura interesante, que mucha gente quiere conocer. Si además les dejara un beneficio en términos económicos, bueno que estupendo sería. De hecho es una gran queja que hay entre el pueblo de Livingston contra esos sectores, contra esa minoría que controla todo – de que aquí vienen por nosotros, y nosotros no vemos nada de lo que dejan » (Sara, 28/10).

« Ellos tienen en sus manos los restaurantes, las lanchas, los hoteles... No creo que tengamos capacidad para competir con esos grandes. También utilizan culturas para beneficio de ellos. Lo que ofrecen al turista es como un plagio, un robo a nosotros » (Francisco, 7/11).

« Quieren utilizar la cultura garífuna para coger su plata. Pero Livingston pertenece a nosotros » (Coyo, garífuna employé au Flowas, 17/11).

Kevin veut être guide et enseigner la culture garifuna. Pour lui, l'intérêt des étrangers pour les danses, la musique, les coutumes et la cuisine garifuna offre des opportunités d'amélioration des conditions de vie ; il travaille lui-même pour le ministère de la culture, sur un projet de musée entièrement consacré à la culture garifuna. Il critique les guides de l'extérieur qui ne connaissent pas cette culture, et s'insurge contre sa marchandisation par les commerces *ladinos*.

« Para mi están comprando la cultura y no nos beneficia. Están vendiendo el producto del pueblo. Los tambores, la ropa, eso lo venden otras tiendas que no tienen nada que ver con nuestra cultura. Peleamos entre nosotros mismos, pero no peleamos por nuestro derecho. Lo que no me gusta es que otra gente saque

beneficio de nuestra cultura » (*barrio* Pueblo Nuevo, 6/11).

Alors même qu'il prononçait ces mots, il était en train de réviser, pour l'examen de guide local, le livre de l'anthropologue mexicain Alfonso Arrivillaga sur Marcos Sanchez Díaz¹²⁴. L'objectivation de la culture garifuna par des étrangers, fût-t-il anthropologue, n'est pas toujours bien reçue – on aime, du moins, en contester l'exactitude. Elle contribue pourtant à renforcer en retour le sentiment d'appartenir à une culture unique à l'histoire singulière – l'histoire joue dans ce rapport un rôle absolument fondamentale. Histoire de lutte, d'exil, de résistance ; les Garifunas sont fiers de « n'avoir jamais été esclave ». Histoire qui fait d'eux les fondateurs de la ville, qui ont mis en culture la région, et jouissent à ce titre de droits particuliers. Le sentiment identitaire apparaît alors dans sa dimension politique, performative. L'objectivation de la culture – la fixation d'un agencement de messages, des récits, des symboles en un système signifiant –, peut être l'objet d'appropriations multiples selon les stratégies des acteurs. Lukacs distingue, à propos du sujet, réifications « innocentes » et réifications « aliénantes » ; la réification, définie d'une manière large comme « le moment où le caractère de *processus* et de *devenir* du réel se fige en des configurations chosales », peut être bénéfique en termes de maîtrise ou de fierté ; à l'inverse lorsqu'elle est assignée à des buts étrangers à son auto-affirmation », elle devient synonyme d'aliénation¹²⁵.

Lorsque Stroma Cole affirme que la marchandisation de la culture dans le contexte touristique est susceptible d'aboutir à des résultats inverses (*empowerment* / *disempowerment*) selon la maîtrise exercée par les membres de la communauté sur les activités commerciales¹²⁶, elle transpose d'une certaine manière le modèle de Lukacs au niveau du groupe, implicitement considéré comme une entité homogène, et au domaine marchand, qu'elle manque de voir comme un champ de forces. Il n'est pas douteux que certaines personnes à l'intérieur de la communauté puissent commercialiser les signes décontextualisés de la culture garifuna et en tirer profit – c'est un fait. Au niveau collectif cependant, la culture est vécue sur un mode symbolique qui exclue la logique du marché – et la présence même des touristes. Les cérémonies religieuses, le culte des ancêtres, mais aussi les formes quotidiennes de socialité –

¹²⁴ Marcos Sanchez Diaz : *Ahari fundador y protector de Gulu Iyumou (Labuga)*, Editorial Nojib'sa, Guatemala, 2006.

¹²⁵ Nicolas Tertulian, « Aliénation et désaliénation : une confrontation Lukacs-Heidegger », *Actuel Marx*, n°39, 2006, p 37.

¹²⁶ « Beyond Authenticity and Commodification », *Annals of Tourism Research*, vol. 34, n°4, 2007, pp 943-960. Dans cet article, le terme d'*empowerment* désigne à la fois « la capacité des individus ou groupes à déterminer leurs propres affaires » et « le processus qui les aide à exercer un contrôle sur les facteurs qui affectent leur vie ».

bref, la praxis culturelle reste autant que possible hors de portée du regard touristique.

Pour le reste, le facteur économique est bel et bien crucial. D'autant qu'à Livingston, la dynamique démographique est propre à provoquer un sentiment de dépossession.

« La nueva gente chingara todo. Toda esa gente comerciantes no son de aquí, son de afuera. La gente aquí no tiene negocios. Todos son extranjeros » (Ilario, 9/11).

Livingston, village garifuna : le tourisme est simultanément l'affirmation symbolique et la dénégation concrète de cette assertion, ajoutant encore au sentiment de frustration d'une communauté qui sent son territoire ancestral lui échapper. Entre fierté et aliénation s'instaure une dialectique, où l'identité collective est affirmée avec d'autant plus de force qu'elle se sent menacée dans les faits¹²⁷. D'où une certaine tension, qui s'exprime parfois à la faveur des évènements – à propos, notamment, du thème sensible de la sécurité.

¹²⁷ Ce mécanisme a été expliqué par Arjun Appadurai : cf. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot, pp 221-245.

2. Le tourisme au coeur des tensions

Tourisme et sécurité

A Livingston comme dans tout le pays, on accuse l'insécurité de faire fuir le touriste – lequel devient, paradoxalement, un gage de tranquillité. Il y a quelques années, les *asaltos* étaient monnaie courante. « *El problema lo exterminaron con limpieza social* », affirme Daniela (Vecchia Toscana, 27/10). L'arrivée de la Politur (*Policía del Turismo*), l'initiative de certains habitants ont permis de régler le problème – une sombre histoire de guet-apens. Adu confirme : « *hicieron limpieza. Mataron los que molestaban a la gente – principalmente a los turistas que venían* » (Laru Beya, 28/10). Pourtant la réputation reste mauvaise, les guides incitent à la méfiance, et la presse répercute les incidents récents, tout en gardant un oeil sur les *travel warnings* du département d'Etat américain.

Le 10 novembre, j'assiste à une réunion du CATUR au *Villa Caribe*. Ordre du jour : « *echar los patojos que están en el muelle* » – c'est-à-dire : faire partir les Garifunas qui attendent les touristes près du quai. Manfred, gérant du *Villa Caribe*, de nationalité allemande, envisage la question d'une façon radicale :

« hay que buscar soluciones más drásticas. Sacamos afiches que digan – estimados turistas, no confían esas personas – les pegamos en el muelle con nombre y foto, porque ni son diez personas que roban el pueblo ».

Alfredo, propriétaire du Río Dulce a invité Byron, assesseur de sécurité pour le groupe israélien GALIL ; il insiste sur l'inefficacité de la police, et pousse les hôteliers à constituer une force de police privée. Cette proposition radicale ne faisait qu'embrayer sur le discours de la responsabilité des entrepreneurs face à l'insuffisance des services publics – discours classique au Guatemala.

Cette réunion met en évidence les tensions consécutives aux activités du CATUR en matière de promotion et de sécurité, qui l'amènent à définir ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas – ce que l'on doit montrer et ce que l'on doit cacher, pour le bien-être des touristes. Il s'agit moins d'ailleurs de délit que d'apparence : « *estos patojos son espantosos* ». Ils connotent la

misère, la drogue, la dangerosité, taxent des pourboires aux touristes et aux commerçants ; en conséquence, ils doivent être boutés hors de l'espace touristique, et remplacés par des personnes jugées présentables, constituées en association officielle de *maleteros*.

Les jeunes rastas auxquels j'ai parlé se sentent particulièrement indignés, même lorsqu'ils ne tirent pas eux-mêmes des revenus informels des menus services aux touristes accostés dans la rue et de la vente de drogue. Ils dénoncent une clique d'entrepreneurs prêts à tout pour accroître leur emprise :

« Ellos son una mafia, una oligarquía, quieren controlar al pueblo » (Pofty, 13/11).

« Quieren chingar al pueblo pero cuando el pueblo se levanta este hotel le vamos a quemar. Como pueden quitar el pan de la gente ? Si lo hacen, si los echan del muelle, van a robar y a asaltar. Esos chicos están aquí desde muchos años trabajando con los turistas, y ellos que vienen de no sé donde quieren imponerse así » (Kioto, barrio Centro, 18/11).

Cela passe d'autant plus mal que certains entrepreneurs sont accusés de tirer profit de l'argent de la drogue, et de la blanchir par leurs activités légales (l'Izabal est une zone importante de transit de crack, cocaïne, et marijuana).

A l'occasion d'un fait divers

Le 26 novembre au matin, jour de la fête nationale garifuna, un attroupement s'est formé devant le restaurant *Bahia Azul*, qui a été vandalisé. Les traces noires sur la façade témoignent d'une tentative d'incendie. Dans la nuit, trois jeunes garifunas auraient tenté de pénétrer dans la discothèque *Tropicool*, où un concert payant avait lieu, et poignardé l'employé (également garifuna) qui gardait l'entrée. Ian et son frère auraient alors tiré sur eux, faisant un mort et deux blessés. En réaction, la discothèque, le restaurant et le panneau d'information touristique de la rue principale ont été saccagés.

Le *Bahia Azul* a été placé sous la garde de policiers et de militaires durant plusieurs jours. L'enterrement a eu lieu dans un climat inhabituellement tendu. Une bonne centaine de personnes formaient le cortège en tête duquel les amis du défunt arboraient un grand drapeau d'Hailé Sélassié. Quelques-uns des stands de fruit de la rue de l'église ont été saccagés – la distinction n'est pas toujours claire entre *ladinos* et *indios*, ce dernier terme étant utilisé de manière péjorative pour englober la population des quartiers du sud de la ville. J'accompagne Umberto, qui tente vainement de calmer les esprits. Une jeune institutrice m'interpelle. « *No queremos turistas aquí* ». Un autre approuve :

« nosotros no vivimos del turismo, no necesitamos los turistas, tenemos muchos que trabajan allá para mantener nuestros hijos. Ellos son los que aprovechan del turismo. Quieren echar los garifunas ».

Plusieurs de mes interlocuteurs réitèrent cette interprétation en termes de conflit ethnique – quelques entrepreneurs *ladinos*, enrichis par le tourisme, s'en prenant à la population garifuna, hôte originaire et légitime :

« viste a qué punto llegaron los de Bahia Azul... Ellos quieren acabar con la gente morena » (Pofty, 27/11).

« Ellos son los que tienen el poder sobre lo que es turismo, en verdad la

población negra no se beneficia mucho de lo que es el turista, más que todo el turista extranjero, no se beneficia. (...) Aquí, los que tienen poder son los que son atrás de eso. Lo triste es de que los estorbamos, nosotros como negros a ellos. Pero lamentablemente tampoco Livingston es de ellos. Livingston es de negros » (Betzy, *barrio Pueblo Nuevo*, 1/12).

Tous ne partagent pas ce point de vue ; d'autres se refusent à une lecture ethnique, préférant parler d'une jeunesse qui s'encanaille :

« son jóvenes mal encausados. Toman drogas y se ponen violentos. No tienen motivación para forjarse una vida profesional, no hay recreación sana, y siempre recurren a lo más fácil » (Nelda, 16/12).

Mario Ellington, la personnalité garifuna la plus en vue au Guatemala, tient à peut près le même discours. Sandra, travailleuse sociale à New York, déplore une insécurité montante :

« eso no me gusta, no es la imagen de Livingston. Los garífunas no son rastas. Antes no era así... Cuando era niña se podía dejar la puerta abierta » (*Las Tres Garífunas*, 3/11).

Et tous de rejeter une culture de la violence étrangère à Livingston, importée du Belize et des Etats-Unis, dont étaient originaires deux des auteurs de troubles. Quoi qu'il en soit le fait que cet homicide soit interprété par un grand nombre de personnes comme une agression envers la communauté entière est révélateur de tensions latentes dans les rapports inter-ethniques, qui trouvent dans le tourisme un point de fixation. Ce tourisme qu'ils attirent mais qu'ils ne contrôlent pas, son élite au tein clair et ses arrivages quotidiens de curieux, sont la figure achevée de l'envahissement et de la dépossession. Il y a quelques années, un autre fait divers avait défrayé la chronique locale : le propriétaire espagnol de l'*Afrikan Place* avait été chassé par un groupe de garifunas en colère, après le meurtre violent d'un jeune garifuna, retrouvé mort ds une des chambres de l'hôtel. Fortement soupçonné de trafic de drogues, il employait, selon la rumeur, des jeunes garifunas comme dealer.

« El señor le agarraron, le golpearon, no mucho porque intervino la policía, pero lo traeron así en las calles del pueblo... es asustante porque puede pasar el mismo

con conmigo, si hay un accidente y uno muere en mi hotel, se pueden organizar para destruir mi negocio » (Xavier, Casa Rosada, 19/11).

Julio Roberto, propriétaire du *Rios Tropicales*, d'origine chinoise, exprime un sentiment analogue :

« Aquí hay una guerra de etnias. Los morenos creen que los discriminamos pero son ellos que nos discriminan, porque son muchos, y los ladinos somos muy pocos » (barrio Centro, 30/11).

Ces réactions à chaud doivent être replacées dans leur contexte. Elles n'en révèlent pas moins des dissensions inter-ethniques ; elles signalent aussi les différences de points de vue au sein de la population garifuna, entre la virulence d'une grande partie d'entre elle contre l'impunité de certains et le moralisme d'une frange plus élevée contre une jeunesse en mal de repères.

4ème partie : multiculturalisme et folklorisation



Photo 12 : fête du Dia del Garifuna dans les rues de Livingston, sous bonne escorte des caméras de la presse, des touristes et des organisations garifunas.

« Le spectacle est une activité spécialisée qui parle pour l'ensemble des autres. C'est la représentation diplomatique de la société hiérarchisée devant elle-même »

Guy Debord, *La Société du Spectacle*, thèse 23.

1. L'élite culturelle garifuna

L'émergence du mouvement ethnique garifuna

Le mouvement ethnique garifuna émerge dans les années 1960 et 1970 sous la forme de groupes folkloriques revendiquant la sauvegarde des traditions¹²⁸, alors que le processus de migration et d'urbanisation menace leur perpétuation. Dès les années 1980, dans un contexte d'essor général des mouvements ethniques en Amérique, alors que les quelques terrains encore occupés par des Garifunas en périphérie sont accaparés par le pouvoir militaire, émerge une élite diplômée qui organise l'activisme politique autour de la défense des terres, de la religion et de la langue garifuna. L'association *Despertar Garífuna Marcos Sanchez Díaz*, dont Mario Ellington est l'un des fondateurs, obtient de la mairie un terrain pour construire un temple. La fin de la guerre civile, la négociation pour les accords de paix (1995-1996) poussent à la création d'une organisation qui puisse porter ces revendications sur la scène nationale, au niveau institutionnel. L'*Organización Negra Guatemalteca* (ONEGUA) créée le 29 décembre 1995 après des discussions entre plusieurs organisations traditionnelles de Livingston et Puerto Barrios. Elle revendique la sauvegarde des « valeurs culturelles de la communauté noire guatémaltèque » ainsi que son « développement durable et intégral »¹²⁹. La représentation garifuna n'a guère pu peser dans les négociations. L'« Accord sur l'identité et les droits des peuples indigènes », signé entre le gouvernement et l'URNG (*Unidad Revolucionaria Nacional de Guatemala*¹³⁰) en mars 1995, se focalise sur les « peuples mayas » ; le « peuple garifuna » est néanmoins reconnu comme « peuple indigène », titulaire à ce titre de droits « culturels » – éducation bilingue, pratique de la religion, port de vêtements traditionnels, accès aux moyens de communication – et de droits « civiques, politiques, sociaux et économiques » – lutte contre la discrimination, reconnaissance de la coutume et des autorités communautaires (autonomie interne), représentation institutionnelle aux niveaux

¹²⁸ Eve Demazière, *Op.cit.*, pp 163-165.

¹²⁹ ONEGUA, *Sobre Livingston y la comunidad garifuna, diagnóstico*, Livingston, 1998.

¹³⁰ Formée en 1982, l'URNG regroupait les principales organisations de guérilla du pays durant la guerre civile.

local, régional et national, légalisation, restitution et distribution de terres¹³¹.



Photo 13 : le 26 novembre, Día del Garífuna, des hommes et femmes viennent en nombre de toute la côte et des Etats-Unis afin de célébrer leurs origines. Le défilé part de la plage, où a lieu le Yurumein (Saint-Vincent en langue garífuna), qui symbolise l'arrivée des Garífunas par l'accostage d'un bateau au lever du soleil. Si elle attire des touristes, cette fête est surtout un temps fort pour l'ensemble de la communauté. De nombreuses personnes viennent du Belize, du Honduras et des Etats-Unis pour l'occasion.

Mais l'opposition de l'oligarchie conservatrice, le rejet du projet de réforme de la constitution en 1999, ainsi que le faible progrès des dépenses sociales n'ont pas permis l'application réelle de cet accord, dont la portée reste essentiellement symbolique, à l'image de la *Ley del Día del Garífuna*, qui fait du 26 novembre une fête nationale garífuna¹³². Autre succès symbolique en mai 2001, lorsque « la langue, les danses et les musiques garífuna » sont déclarées « chef

¹³¹ *Acuerdo sobre identidad y derechos de los pueblos indígenas*, México D.F., 31 mars 1995.

¹³² Décret 83-96 du 10 octobre 1996.

d'oeuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité »¹³³ par l'UNESCO.



Photo 14 : à l'entrée du site des Siete Altares, ce panneau célèbre la proclamation de l'UNESCO faisant de la langue, des danses et des musiques garifunas un « chef d'oeuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité ».

La candidature a été déposée auprès de l'UNESCO par le Belize, puis appuyée par le Honduras, le Guatemala et le Nicaragua. Quelques personnalités du *National Garifuna Council* (NGC, Belize), artistes et intellectuels, ont été à l'origine de cette initiative¹³⁴.

¹³³ Cette catégorie, créée en 1998, a été intégrée à la « Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité » après l'adoption de la « Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel » par l'Assemblée générale de l'UNESCO en 2003.

¹³⁴ Marion Cayetano et Roy Cayetano, « Garifuna language, dance and music : a masterpiece of the oral and intangible heritage of humanity. How did it happen ? », dans Joseph Palacio (ed.), *The Garifuna : a nation across borders. Essays in social anthropology*, Cubola Books, 2005, Belize C.A., pp 230-250. Parmi ces personnalités, Joseph Palacio, professeur d'anthropologie à l'université des West Indies, Andy Palacio, musicien de renommée internationale, et Roy Cayetano, poète, linguiste, alors président du NGC et vice-président de la Commission nationale de l'UNESCO au Belize.

Comme les autres mouvements noirs d'Amérique latine, les organisations garifunas se caractérisent par la faiblesse des bases militantes et l'initiative de quelques leaders qui, ayant eu accès à l'université, mènent la lutte au niveau institutionnel, auprès des instances politiques locales, nationales et internationales. Ils intègrent un « espace discursif symbolique et revendicatif transnational », où se rencontrent les leaders noirs du sous-continent dans le cadre de forums internationaux organisés par des organisations internationales comme la Banque Mondiale (BM), la Banque Interaméricaine du Développement (BID), l'Organisation des Nations Unies (ONU), le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) ou l'UNESCO, auxquels participent également quelques grandes fondations et des ONG de coopération et de développement. Le rôle de ces organisations est ambigu, entre soutien et imposition normative par le biais de manuels et de formations : exécution de projets, rédaction de rapports et de budgets, négociation et stratégie... De véritables « cours de gestion sociale » leur sont dispensés¹³⁵. L'influence de ces institutions, maîtresses du lexique du développement et du financement international des projets, se ressent dans les discours : multiculturalité, développement durable, lutte contre l'exclusion, le même glossaire est partout reproduit. La BID déclare ainsi que « pour sortir du cercle vicieux de l'exclusion (...) il est besoin de leaders afro-descendants avec les connaissances et la préparation nécessaires pour s'incorporer à des programmes de développement et avec capacité d'incidence dans les processus politiques locaux et nationaux »¹³⁶.

¹³⁵ Carlos Agudelo, « Les réseaux transnationaux comme forme d'action dans les mouvements noirs d'Amérique latine », *Cahier des Amériques Latines*, n°51-52, 2007, pp 31- 47.

¹³⁶ *Ibid.*

Une institutionnalisation contestée

A terme, ces leaders acquièrent un statut consultatif auprès des pouvoirs publics, intègrent l'administration, sont associés à l'exécution des politiques ethniques ; certains atteignent de hautes fonctions au sein du gouvernement, à l'image de Mario Ellington, diplômé en droit de l'université San Carlos de Guatemala, qui a été membre de la Commission nationale contre le racisme, puis nommé vice-ministre de la Culture et des Sports sous l'administration Berger ; ou de Berta Engleton, nommée au même poste après avoir été consultante pour le Secrétariat de planification et de programmation de la présidence de la république, qui travaille actuellement pour le Fonds de développement indigène guatémaltèque (FODIGUA) – lequel a participé au financement du musée interculturel de Livingston. C'est grâce à eux que des jeunes comme Kevin, Julio ou Betzy ont été recrutés. Selon Nelda, sous la présidence d'Oscar Berger, six des sept garifunas qui participaient au gouvernement étaient membres de l'ONEGUA. A l'origine, celle-ci avait pour vocation de devenir une entité coordinatrice où convergent les différentes organisations garifunas ; il y a eu, depuis, d'autres tentatives similaires – *Coordinadora de organizaciones garifunas*, *Consejo de organizaciones garifunas*, et, plus récemment, *Parlamento de organizaciones garifunas*, mais, pour Nelda, sans succès : « *Se reprodució el mismo esquema. Se vuelven a convertir en una organización más* ».

Il semble difficile de fédérer ces énergies autour d'un projet commun ; un « plan stratégique » pour l'année 2009, lequel est essentiellement un appel à l'unité afin de pouvoir définir ultérieurement des projets à court et moyen terme. Ces difficultés s'expliquent sans doute par un manque de moyens, mais aussi par une distance sociale entre l'élite et le reste de la population, et par des désaccords de fonds sur les réalisations prioritaires. L'ONEGUA est accusée d'être une élite de *licenciados*¹³⁷ qui ne sont pas à l'écoute. Le discrédit de l'organisation et, subséquemment, de l'élite à laquelle elle est associée, est attesté par des déclarations concordantes, recueillies auprès de personnes d'âges et de catégorie socio-professionnelles variées.

« No hay organización que pelea para el pueblo. Solamente ONEGUA pero pelean en la capital, no pelean para lo que hay en el pueblo. Ellos no dejan que

¹³⁷ Le statut de *licenciado* (cinq ans d'études supérieures) a beaucoup de prestige au Guatemala ; c'est un véritable titre, qui s'emploie à l'oral comme sur les cartes de visite.

muchos se involucren. El problema que hay aquí en Livingston es que hay mucho individualismo. Los males líderes que tenemos no han sido adecuados » (Kevin, 6/11).

« Se vendieron para mantener su posición dentro del gobierno... siempre están afuera, el liderazgo se vende » (Ufafu, artisan, 31/10).

Parmi leurs dirigeants certains sont membres des grands partis nationaux, PAN (*Partido de Acción Nacional*), UNE (*Unidad Nacional de la Esperanza*, actuellement au pouvoir), etc. Lors des municipales de 1999, des représentants des mouvements garifunas et qeqchis avaient fait alliance sous la bannière de l'ANN (*Alianza Nueva Acción*) ; la liste du « mouvement civique garifuna-qeqchi » était arrivée en troisième position. Il semble bien que l'activisme politique institutionnel soit le fait de quelques familles éminentes.

« La mayoría que está en estas organizaciones grandes son licenciados, maestros, o sea gente estudiada. Entonces cuando viene la plata pues se la cogen ellos. Y los pocos de las pequeñas organizaciones que hay, como no tienen este estatus, se quedan afuera. (...) Pero esas organizaciones grandes que le llega el estatus y la plata, pues no se preocupa por el pueblo. Entonces eso hace bajar mucho. Porque cuando los pequeños grupos ya quieren trabajar, no tienen fondos para poder trabajar, entonces se queda allí, solamente en pensativas. Porque no tienen cómo ayudarse » (Carlos, 22/10).

En s'intégrant aux canaux clientélistes du « multiculturalisme officiel », les leaders du mouvement ethnique se donnent la possibilité de capter des ressources allouées par l'Etat et les organisations internationales¹³⁸ ; mais ils se retrouvent ainsi en position de gestionnaires et de relais local, exposés aux critiques qui ne manquent pas de se manifester, et attestent d'un certain discrédit – dans la mesure où cette position est conçue comme étant exclusive.

¹³⁸ David Dumoulin Kervran, « Les ONG latino-américaines après l'âge d'or : entre internationalisation et dispersion », dans Polymnia Zagefka (dir.), *Amérique latine*, La Documentation Française, Paris, 2006, pp 31-50.

2. Folklore et politique

Multiculturalisme et folklorisation

Carlos est membre de l'association *Garífunas Unidos*. Il évoque par exemple un projet de boutique et de terrain communautaires.

« Eso si ayudaría mucho. Pero como no se tiene el fondo nunca para poderlo hacer, entonces se hace más personal, nunca queda un fondo para poder trabajar socialmente. Eso es lo que quisiéramos nosotros. Tenemos pensado poner una tienda donde, primero, sembrar, cultivar lo que se cultivaba antes, la yuca, los plátanos, bananos, todo lo que cultivaba el garífuna antes, con esto que el garífuna cultivaba anteriormente serviría para generarle al pueblo una economía mucho más baja. Porque un plátano generalmente ahorita te cuestan 1.50Q, y si tu lo siembras lo gastas 75 centavos, o sea al mitad del precio, y le ayuda a la otra persona con la otra mitad para poder comprar otras cosas. Pero si no tiene esta parte baja, no se puede ayudar. Tenemos el terreno en Quehueche – pertenece directamente a una de las personas de la organización que quiere prestar el terreno para poder cultivar – pero no tenemos el fondo necesario para comprar las herramientas o las semillas para sembrar » (22/10).

Le processus d'institutionnalisation n'est pas seulement contesté pour la forme ; il l'est aussi sur le fond. L'ONEGUA mène des actions essentiellement culturelles, les thèmes économique et social étant laissés dans le flou du « développement intégral ». Il est symptomatique que l'obtention d'un terrain au milieu des années 1980 ait servi à l'édification d'un temple. Pour Menelio Moreira, actuel président de l'ONEGUA et ancien de l'association *Despertar*, il aurait mieux valu en faire un terrain communal plutôt qu'un temple aux mains d'une famille. Une autre organisation garifuna, *Buduru* (« construire »), animée par des enseignants de Livingston, implantée à Puerto Barrios, veut réaliser un projet d'écotourisme sur le terrain qui lui a été concédé en usufruit par le ministère du travail à Punta de Palma, sur le territoire de Puerto Barrios. Ce terrain, historiquement garifuna, avait été confisqué par le général Mejía

Victores, qui a dirigé la junte de 1983 à 1986. Mais la municipalité de Puerto Barrios cherche à faire annuler le contrat, le maire ayant fait construire un parking sur l'emplacement prévu. *Buduru* s'occupe aussi de spiritualité. Pour Nicolas Rey, ces associations « servent de tremplin aux responsables religieux garifunas pour asseoir leur "leadership" sur les autres membres de la communauté »¹³⁹, perpétuant ainsi la domination des grandes familles fondatrices qui contrôlent le culte des ancêtres¹⁴⁰.

Ada, qui a été membre de l'ONEGUA à ses débuts avant de s'en retirer et poursuit à présent des études supérieures pour travailler comme *Técnico comunitario en desarrollo social* déplore l'absence de projets productifs et éducatifs, ou encore la nécessité d'un local pour les *trensadoras*.

« Estamos aniquilando todo un futuro. Hay muchas necesidades que hay que priorizar. Ha habido un error en este aspecto. Para mi, lo que hicieron arriba, la casita de la ONEGUA, no es necesario. Lo que es necesario para Livingston es un hospital, y una ambulancia marina, y falta también una guardería » (hôtel *New Millenium*, 29/11).

« Con ONEGUA no hay una línea correcta, no hay mejoramiento para el pueblo, todo se queda en papeles, aparte del Centro cultural pero queremos algo más » (Francisco, 7/11).

Nelda, qui a dirigé l'organisation de 1998 à 2000, est consciente de ces critiques :

« Había muchas expectativas cuando se creó la ONEGUA – mejoramiento de las condiciones económicas, creación de empleos, participación política... Pero la ONEGUA no tiene la fuerza para resolver esos problemas. Necesitamos un fortalecimiento institucional. Se ha tratado de trabajar el aspecto económico pero ha sido bien difícil. Lo cultural es mucho más fácil, pero tener una incidencia

¹³⁹ Nicolas Rey, *Op.cit.*, p 378.

¹⁴⁰ « Les Garifunas. Entre « mémoire de la résistance » aux Antilles et transmission des terres en Amérique centrale », *Cahiers d'études africaines*, n°177, 2005, pp 152-155. Si l'on suit Rey les familles Castillo, Sanchez et Baltazar ont conservé le contrôle du culte et « règnent [toujours] sur la communauté garifuna », le culte des ancêtres étant ici la clé de voûte d'un système d'autorité traditionnelle.

económica y política es mucho más difícil, realmente no se logró. Se necesita muchos recursos económicos, que no hay y nunca hubo quien los de » (16/12).

Allusion au million de Quetzals planifiés sous le vice-ministère de Mario Ellington, qui n'auraient jamais été transférés, et que certains à Livingston accusent d'avoir été détournés. Betzy, qui participe, à Livingston, à la coordination du projet « *Salvaguardia y fomento* », est catégorique :

« Fue simbólico lo que entregaron aquí. No cumplen con los pagos, el dinero no lo manejamos, queda en papel. Yo como coordinadora no tengo acceso a la plata. Todo queda concentrado allá, no hay descentralización » (17/11).

La construction du centre culturel garifuna, grande bâtisse à l'emplacement de l'ancienne capitainerie allemande, est la seule véritable réalisation qui ait été obtenue du gouvernement.



Photo 15 : le centre culturel garifuna, inauguré en 2007 par le président Oscar Berger.

Le projet d'y implanter un *Instituto de la Cultura Garífuna Para el Desarrollo* (ICG), « *ente nacional de desarrollo integral y de consulta participativa del pueblo garífuna de Guatemala, integrado por representantes gubernamentales y de las organizaciones garífunas legalmente constituidas, (...) que promueve el ejercicio de los derechos económicos, políticos, sociales, y culturales del Pueblo Garífuna* », n'a pas visiblement pas abouti. Trois volets étaient prévus : « recherche et documentation sur les savoir-faire et expressions culturelles garífunas », « formation » et « appui logistique et financier aux projets socio-productifs » dans les domaines de la coupe du bois, de l'agriculture, de la pêche et de l'écotourisme¹⁴¹. La seule politique effective dirigée vers la communauté garífuna du Guatemala, financée par l'UNESCO avec des fonds japonais et mise en oeuvre par l'ONEGUA, est le plan « *Salvaguardia y fomento de la cultura garífuna* ». Après un premier échec en 2003, ce plan a été élaboré dans le cadre du « Forum sous-régional pour la protection du patrimoine intangible des Garífunas » qui a réuni des représentants des organisations garífunas des quatre pays du 19 au 21 septembre 2005 à Livingston. Il se décline en plusieurs axes : langue, gastronomie, archivage, muséographie et vecteurs artistiques (chants, danses). Les autres actions de l'ONEGUA concernent l'éducation (lecture et écriture du garífuna) et la santé (prévention du VIH, journées médicales gratuites). Menelio Moreira précise : « *cuando hablamos en programas de gastronomía o danzas estamos pensando también en el turista* » (17/11).

Mais il ajoute aussitôt :

« no hay cuestión que el turismo viene y profita a nuestra comunidad. Los turistas vienen, se van y es todo. Si tuviéramos empresas sería diferente... Hay 3 o 4 hoteles garífunas pero la mayor parte del pueblo no gana nada del turismo... ».

Le rapport au tourisme se définit donc, une nouvelle fois, par le folklore. Selon Nelda des programmes de formation ont été planifiés sur la base de 5 thèmes : relations interpersonnelles, gastronomie, chorégraphies, élaboration de projets, gestion de budgets. Ils visaient notamment à profiter du tourisme par la création de petites entreprises. Cela n'a pas fonctionné, et cet objectif a été oublié. En revanche, la création d'un groupe culturel en vue d'assurer des prestations est en travail. Le tourisme est une priorité nationale. A ce titre les

¹⁴¹ *Proyecto marco para la creación del Instituto de la Cultura Garífuna Para el Desarrollo.*

cultures indigènes sont considérées comme une ressource de première importance, au même titre que la biodiversité, le café, la banane ou les minerais ; l'Etat s'attache, depuis des décennies, à *mettre en valeur* ces ressources¹⁴². La promotion des manifestations folkloriques, à travers le pays ou dans les salons internationaux¹⁴³, est un des objectifs de l'INGUAT, inscrit dans la loi organique de 1967. La section du patrimoine culturel, dirigée par Alejandrina Silva, soutient ces manifestations par le biais des CATUR et des organisations communautaires. A Livingston, l'institut travaille depuis plus de vingt ans avec les groupes folkloriques qui se sont formés au sein de la communauté.

« Ya tienen sus propios grupos, estos grupos se han formado entonces nosotros venimos los contratamos para hacer representaciones en los cruceros turísticos – por ejemplo cuando vienen cruceros hay presentaciones garífunas dentro del puerto que está recibiendo al barco » (Alejandrina Silva, INGUAT, 14/10).

Les politiques multiculturelles gravitent principalement autour de la préservation des pratiques folkloriques, qui ont fonction de marqueurs ethniques. Le mouvement garífuna de résistance culturelle se trouve donc pris dès ses débuts dans l'engrenage folklorisant de la mise en tourisme, et la « visibilité » désirée prend la forme d'une exposition spectaculaire des marqueurs ethniques.

Le tourisme est au principe de cette réduction folklorisante. *« Las autoridades reconocen la importancia de esta etnia, en tanto que en el departamento de Izabal promueven un importante movimiento turístico »* : cette vérité innocemment énoncée introduit un article intitulé *« Los Garífunas son más que bailes y trenzas »*, dans lequel plusieurs leaders garífunas dénoncent une vision stéréotypée du peuple garífuna – à l'image de Dilia Palacios, membre de la Commission présidentielle contre le racisme et la discrimination : *« se han creado prejuicios hacia los garífunas, la mayoría cree que sólo pueden hacer trenzas (arreglo del cabello) y bailar en Livingston (Izabal), pero realmente ofrecemos mucho para el desarrollo del país »*¹⁴⁴.

¹⁴² Cf. Victor Azarya, « Globalization and International Tourism in Developing Countries: Marginality as a Commercial Commodity », *Current Sociology*, n°52, 2004, pp. 949-967.

¹⁴³ Décret 17-01 du 8 septembre 1967. *Le Plan Maestro Para la Explotación Turística de la Costa Atlántica del País* (INGUAT, avril 1992), illustre cette politique en insistant sur la préservation du patrimoine garífuna.

¹⁴⁴ *La Hora*, 26 novembre 2008.

Mario Ellington, à l'origine du projet de l'ICG, déclarait en 2007 :

« la mayoría de los proyectos que contempla son socioproductivos que generan fuentes de ingreso. Es paradójico, ¿sabe?, porque siempre me opuse rotundamente a que este proyecto viniera al Ministerio de Cultura, porque temía que se « folclorizara » – que solo lo vieran desde la expresión de la danza y la música, y no de lo básico, del tema socioproductivo. Y ahora estoy acá, dirigiéndolo... »¹⁴⁵.

A quoi le journaliste qui l'interviewait répondait que c'était précisément comme cela que la majorité des Guatémaltèques percevaient la culture garifuna : un folklore, réduit à sa plus simple expression corporelle – des danses, des tresses. Il avait néanmoins accepté sa nomination, estimant qu'il était important de donner à sa communauté une « visibilité ». Le terme est ambigu. Avec l'intégration de leaders indiens ou garifunas au sein d'instances spécifiques, ministère de la Culture et des Sports, Fonds de développement indigène, commissions contre le racisme et la discrimination, les gouvernements successifs donnent le change sans jamais permettre l'accès aux sphères réelles de décision, de gestion, de pouvoir politique et économique.

« la educación bilingüe e intercultural, los programas de salud y el derecho al desarrollo productivo de la región no llegan ; los beneficios que genera el turismo, que tiene como objeto, no objetivo, la cultura garífuna, tampoco se sienten »¹⁴⁶.

On reconnaît l'Autre en tant qu'il reste à sa place. Le « multiculturalisme officiel »¹⁴⁷ permet d'obtenir des bénéfices à moindre frais en termes d'image, sur la scène nationale et internationale. Il sert ainsi l'idéologie d'une nation plurielle et pacifiée, tout en travaillant à la promotion touristique du pays. L'INGUAT et le CATUR, qui consacrent tous deux une bonne moitié de leur budget aux activités de promotion, les tours-opérateurs et les agences, contribuent conjointement à la diffusion imagée d'une identité promotionnelle qui rétroagit

¹⁴⁵ « La conquista de los « uritiña », *El Periódico de Guatemala*, 13 mai 2007.

¹⁴⁶ *Ibid.*

¹⁴⁷ Peter Wade, *Op.cit.*, pp 105-107.

sur la population garifuna à la façon d'un miroir par sa présence implicite dans l'offre marchande et le regard des touristes.

En d'autres termes, la reconnaissance officielle des minorités ethniques se fait par incorporation sélective d'éléments culturels des groupes marginaux conformément aux valeurs et aux intérêts des groupes dominants¹⁴⁸. L'anthropologue Brackette Williams a parlé d'« hégémonie transformiste » pour décrire cette transformation apparente de l'idéologie nationale, de la doctrine créole du « métissage » à la reconnaissance des différences culturelles¹⁴⁹. *Cette réduction sémiologique constitue proprement le processus idéologique*¹⁵⁰, qui assigne la culture à une forme fixe, inoffensive, consommable si possible – le modèle du musée.

On comprend mieux la critique de Robert Kurin¹⁵¹, qui dénonce la conception statique du patrimoine comme ensemble de pratiques répertoriées, extraites des contextes sociaux qui leur donnent sens. Pour Kurin, il faudrait plutôt garantir la sauvegarde des mécanismes sociaux assurant la pérennité des manifestations culturelles, ce qui est beaucoup plus complexe. La Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel¹⁵² circonscrit ce dernier aux domaines de la langue, des arts du spectacle, de l'artisanat, des rituels religieux et des événements festifs. Elle prend bien en compte l'idée d'un système dynamique sous-jacent qu'il s'agit de maintenir ; ce système, la culture, est défini comme ensemble de « pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire », qui forment une sorte d'essence créatrice immuable – le savoir-faire des anciens, dont il s'agit d'assurer la transmission¹⁵³. Une telle conception est sans doute trop artistique et trop peu sociale pour pouvoir impulser, comme elle y prétend, un processus de développement : si l'on définit le développement comme « *un proceso por el cual una sociedad alcanza los medios estructurales para mejorar la vida de la mayoría de sus miembros, incluyendo una medida de autonomía que determina*

¹⁴⁸ Albert Memmi avait identifié ce processus comme « la dynamique unique » de construction du « Portrait du colonisé » (dans *Esprit*, n°250, mai 1957, pp 790-810).

¹⁴⁹ Cité dans Peter Wade, *Op.cit.*, p 87.

¹⁵⁰ Pour reprendre la formule de Baudrillard (*Pour une critique de l'économie politique du signe*, Gallimard, 1993 [1972], p 109).

¹⁵¹ Anthropologue américain, il a été membre du jury de l'UNESCO pour l'attribution du label de patrimoine culturel immatériel. Cité dans Pauline Boyer, *Le Patrimoine oral et immatériel de l'UNESCO en Amérique hispanique*, Mémoire dirigé par Françoise Moulin-Civil, Université de Cergy-Pontoise, 2005, pp 85-106.

¹⁵² UNESCO, Paris, 17 octobre 2003.

¹⁵³ Mariannick Jadé, *Patrimoine immatériel. Perspectives d'interprétation du concept de patrimoine*, L'Harmattan, Coll. Muséologies, Paris, 2006, p 103.

lo que para ellos quiere decir “mejor” »¹⁵⁴, la cultura est bel et bien une donnée fondamentale, mais au sens d'un capital social, et non d'un ensemble de pratiques folkloriques qu'il s'agirait de fixer pour qu'elles ne s'oublient pas. La notion de capital social englobe non seulement les valeurs et l'estime de soi, mais aussi la cohésion, la coopération et la solidarité entre les membres d'une même société¹⁵⁵.

¹⁵⁴ Nancie Gonzalez, *Peregrinos del Caribe, etnogénesis y etnohistoria de los garifunas*, Guaymaras, Tegucigalpa, 2008 [1988], p 282.

¹⁵⁵ Cf. Bernardo Kliksberg, « Capital social y cultura, claves olvidadas del desarrollo », *Revista Economía*, n°173, IIES, Facultad de Ciencias Economicas, USAC, Guatemala, 2007.

Identités

Sous prétexte de « respecter la cosmovision des peuples », on fait pourtant de la culture le « moteur du développement »¹⁵⁶. La « participation communautaire » et le « développement durable » sont incorporés au discours gouvernemental dans une version revisitée de la « bonne gouvernance », censée associer la « société civile » organisée à la formulation et à la mise en oeuvre des politiques publiques. Fausse décentralisation, qui prend la forme de l'incorporation d'interlocuteurs décrétés représentatifs au sein d'institutions spécialisées de l'administration publique. Le processus de patrimonialisation amorcé par l'élite garifuna émerge de revendications réelles, largement appuyées par l'ensemble de la communauté, comme l'enseignement de la langue garifuna au sein du système scolaire – autrement dit, la reconnaissance d'une particularité culturelle contre l'idéologie homogénéisatrice qui a guidé les élites depuis l'indépendance. De fait, il est en phase avec les intérêts du secteur touristique, et s'intègre sans problème à l'entreprise étatique de mise en valeur des cultures indigènes. Il est aussi l'expression des valeurs d'une élite communautaire inquiète du délitement de la tradition, imputé pêle-mêle à la drogue, à la culture *gangsta* de Brooklyn ou de Belize City, et à la mode rasta. En termes de cohésion communautaire, l'émigration a des effets délétères : éclatement des familles, distribution inégale des *remesas*, pénétration de valeurs individualistes aux dépens du système d'entraide (ce que Ghidinelli a appelé la « loi de compensation économique », fondée sur la réciprocité, qui permet la diffusion des richesses au sein de la communauté via les réseaux de parenté¹⁵⁷)... L'investissement dans le culte, la multiplication des *chugus*, l'archivage, la transmission des traditions musicales ou culinaires visent à compenser cette dislocation progressive.

Le programme de l'UNESCO s'adresse aux cultures « menacées de disparition » ; le plan de sauvegarde élaboré à Livingston avec les principales organisations garifunas identifie clairement la « modernité », « l'influence du marché » et des « cultures dominantes » comme les causes de l'« érosion » de la culture garifuna¹⁵⁸. Pourtant, il a bien le tourisme pour horizon, selon la doctrine du tourisme culturel, développée par l'UNESCO dans les années

¹⁵⁶ Ministerio de Cultura y Deportes de Guatemala, *La Cultura, Motor del Desarrollo. Pan Nacional de Desarrollo Cultural a Largo Plazo*, Ciudad de Guatemala, juillet 2007.

¹⁵⁷ Azzo Ghidinelli, *Op.cit.*, pp. 230-238.

¹⁵⁸ UNESCO, *Plan de acción para salvaguardar la lengua, la música y la danza garifuna en Belice, Guatemala, Honduras y Nicaragua*, Guatemala, 2005.

1970, qui est à l'origine de la catégorie de patrimoine mondial. Par opposition au tourisme de masse, le tourisme culturel serait indolore, distingué et respectueux, les bénéfices qu'il engendre permettant la survie de patrimoines qui, sans lui, auraient disparu¹⁵⁹. C'est une idée qu'on retrouve dès 1998 dans un document de l'ONEGUA : « *el Pueblo Garífuna, lo único que le queda es crear empresas de ecoturismo, artesanía y la pesca artesanal, para subsistir en el presente milenio* »¹⁶⁰. En termes d'interactions ou de distribution des profits, la réalité du terrain est toute autre. Le tourisme se trouve être le moteur d'une folklorisation aliénante des Garifunas, au profit d'intérêts qui en grande partie leur échappent.

Les politiques d'Etat auxquelles s'intègrent les leaders ethniques laissent les structures socio-économiques et les hiérarchies ethniques inchangées, en même temps qu'elles s'attachent à les dissimuler par des actes de reconnaissance symbolique et l'utilisation du lexique dépolitisé de la gouvernance et de la participation ; cette prise en main paternaliste sert par ailleurs les intérêts d'un secteur qui reproduit ces structures. Elles s'apparentent donc effectivement à une nouvelle stratégie de contrôle¹⁶¹, où le rapport entre l'Etat et les organisations qu'il reconnaît comme interlocuteurs légitimes n'est pas tant d'opposition que de dépendance. L'antagonisme de frustration¹⁶² qui transpire dans les discours conteste cette politique et son bilan, sans toutefois parvenir à s'organiser sur le plan collectif.

Alors que les identités-projets visant une transformation de la structure sociale restent fragmentées, le rastafarisme s'affirme de plus en plus comme identité-résistance¹⁶³, en particulier parmi la jeunesse. Le rastafarisme, remettant en question l'interprétation occidentale de la Bible, fait des Noirs le peuple élu ; l'Afrique subsiste comme image idéale d'une culture authentique disparue par la faute de l'esclavage, du capitalisme et de l'urbanisation.

¹⁵⁹ Saskia Cousin, « L'UNESCO et la doctrine du tourisme culturel », *Civilisations*, vol. 57 (1-2), 2008, pp 41-56.

¹⁶⁰ ONEGUA, *ibid.*

¹⁶¹ Cf. Christian Gros – cf. « Ser diferente para ser moderno, o las paradojas de la identidad », dans L. Reina (coord.), *Los Retos de la etnicidad en los estados-naciones des siglo XXI*, CIESAS, INI, 2000, pp 171-196.

¹⁶² L'antagonisme de frustration s'inscrit dans une logique d'opposition entre nantis et démunis ; l'antagonisme de dépendance se définit par l'existence d'un intérêt commun entre les deux parties – en l'occurrence, la préservation du patrimoine folklorique. Cf. Philippe Braud, *Sociologie politique*, Librairie générale de droit et de jurisprudence, Paris, 1992, pp 197-200.

¹⁶³ Selon la typologie de Manuel Castells, *El poder de la identidad*, Alianza Editorial, Madrid, 1999, pp 28-33.



Photo 16 : au cimetière, pendant la fête des morts. Pofity arbore le drapeau rasta (couleurs de l'Ethiopie frappées du lion de Juda).

Le mouvement rasta trouve son nom¹⁶⁴ et son origine dans la croyance en la divinité d'Haïlé Sélassié¹⁶⁵. Roger Bastide le décrit comme un « messianisme du renversement de la hiérarchie des races »¹⁶⁶. A Livingston, le rastafarisme ne représente pas une religion établie ; il se définit plus par le style et les valeurs que par le culte. Une identité fluide et diasporique, originaire de Jamaïque¹⁶⁷, dont le principal vecteur de diffusion est, depuis les années 1970, la

¹⁶⁴ De Ras (titre royal) et Tafari (prénom de Sélassié).

¹⁶⁵ Empereur d'Ethiopie jusqu'en 1974, descendant, selon le mythe dynastique, du roi Salomon et de la reine de Saba, couronné en 1930 sous le titre de « Roi des Rois, Seigneur des Seigneurs, Lion Conquérant de la Tribu de Juda, élu de Dieu, Lumière de l'Univers ».

¹⁶⁶ *Les Amériques noires*, L'Harmattan, 1996, p 223.

¹⁶⁷ Leonard Howell (1898-1981) est généralement considéré comme le fondateur du rastafarisme, suite à sa rupture avec Marcus Garvey. D'autres courants similaires sont apparus à la même époque, dans les années

musique reggae. Pas de doctrine établie, la liberté d'interprétation est donc très large, entre garveyisme, pacifisme ou universalisme. Le rastafarisme ne remet pas en cause l'identification à la communauté garifuna ; il y ajoute un sentiment de révolte, une volonté de se tenir en marge par rapport aux institutions officielles. Mouvement, aux contours imprécis, c'est un discours de valeurs – justice, dignité, autonomie ; de la vie dans la marge, il fait en quelque sorte un idéal d'indépendance. Pofity, par exemple, a acheté un terrain à l'écart de la ville, où il cultive des plantes médicinales et alimentaires ; il possède même un arbre dont les noix, une fois taillées, peuvent être vendues comme pipes aux touristes pour 30 quetzals. Il vit de peu et consomme peu.

Voilà qui montre le dynamisme des processus culturels¹⁶⁸, à mettre en évidence la pluralité des identités au sein d'une même société et à démontrer la vision consensualiste de la « participation communautaire ». Cela montre aussi que les identités sont toujours *politiques*. Ce n'est pas par hasard que l'on nomme la façade atlantique de l'isthme centraméricain par le terme de « Caraïbes péinsulaire ». « *Con el cuerpo en Centroamérica y el alma en el Caribe* »¹⁶⁹. Livingston, port de pêche, centre historique d'exportation d'une économie extravertie, périphérie d'une nation *ladina*, refuge d'une diaspora transfrontalière originaire des Antilles, Livingston a toujours été tourné vers la mer, n'entretenant avec les élites libérales que des rapports de violence, de racisme et d'exploitation. Depuis près de trois décennies, une nouvelle élite éduquée ambitionne de transformer ces rapports, de promouvoir une intégration positive de la minorité garifuna à la société nationale.

*« Por muchos años los garífunas nos hemos sentido excluidos de todo el sistema social, cultural, económico, y político. Y lo he simbolizado de esta manera, los garífunas hemos estado de frente hacia el Caribe y de espaldas a nuestro territorio continental que es Guatemala. (...) Tenemos derecho a la ciudadanía plena guatemalteca, no solo por una cuestión romántica y de reclamo, sino en base a nuestros aportes al país »*¹⁷⁰.

1930 – cf. Hélène Lee, *Le premier Rasta*, Flammarion, coll. Grands Voyageurs, 1999.

¹⁶⁸ Pour un exemple plus ancien de conflit générationnel à propos de la culture et de la tradition, cf. l'article d'Oliver N. Greene sur l'émergence de la *punta rock* à la fin des années 1970 – « Ethnicity, Modernity and Retention in the Garifuna Punta », *Black Music Research Journal*, Vol. 22, n°2, Automne 2002, pp 189-216.

¹⁶⁹ Gilberto Castañeda, cité par Jesus Maria Serna Moreno, « Algunos elementos sobre la cuestión étnica en el Caribe Centroamericano », dans Leopoldo Zea, Mario Magallon (coord.), *Geopolítica de América Latina y del Caribe*, Tierra Firme, México D.F., 1999, pp 205-225.

¹⁷⁰ Mario Ellington – « De Sangre galibi », *Revista D (Prensa Libre)*, 6 juillet 2008, pp 8-10.

Du point de vue des leaders, la perpétuation du folklore lié au culte des ancêtres est garant de la cohésion et de l'ordre communautaire, face aux influences pernicieuses qui se diffusent à partir de la Caraïbe et des Etats-Unis. Ce faisant, ils oblitèrent les mécanismes de subordination qui agissent au niveau national.

Conclusion

L'intégration de Livingston au système touristique national et international, la formation d'un oligopole local, la croissance du flux touristique et la contraction des séjours sont les aspects d'un même phénomène. Le tourisme comme système d'échanges opère par différenciation :

- du matériel significatif : construction d'un système distinctif d'attractions touristiques, mises en scène et en image par les agents de la promotion touristique (agences, tour-opérateurs, INGUAT, guides de voyage), qui permet à la culture garifuna signifiée par le folklore ou la simple présence du Noir de fonctionner comme avantage comparatif ;
- des termes humains de l'échange : l'infrastructure d'accueil reproduit la hiérarchie sociale héritée de l'histoire – concentration des richesses aux mains d'une classe d'entrepreneurs *ladinos*, exploitation de la force de travail des femmes, indigènes ou *ladinas*, extériorité et marginalité des Garifunas ; suprématie matérielle du touriste, qui suscite une forte concurrence marchande.

Opération simultanée, tant l'ordre des signes, de la culture, semble ici indissociable de l'ordre social ; le tourisme apparaît comme le lieu de l'intégration fonctionnelle de la culture sous sa forme réifiée à l'ordre social dans lequel il se trouve encastré. En tant que ressource spectaculaire, celle-ci est livrée à la consommation touristique, proche de l'idéal-type défini par Baudrillard : « *ce stade où la marchandise est immédiatement produite comme signe, comme valeur/signe, et les signes (la culture) comme marchandise* »¹⁷¹. Sur le long terme, le processus de migration / salarisation à l'origine de l'ascension sociale des Garifunas a fini par transformer complètement leur mode de vie, jusqu'à mettre en danger leur survie en tant que groupe. A l'abstraction progressive de la force de travail selon les nécessités des multinationales et de l'économie américaine s'ajoute désormais une abstraction des signes culturels selon les nécessités du système touristique. L'impératif de la production et de la consommation impose donc un même procès de rationalisation, dès lors que l'essor d'un tourisme ethnique fait apparaître les cultures minoritaires comme sources potentielles de profit. A la division du travail s'ajoute une « division du travail du sens », et la seconde tend à masquer la première. Argument de vente pour les professionnels, la culture garifuna est objet

¹⁷¹ Jean Baudrillard, *Op. cit.*, p 178.

de curiosité pour les touristes. « La relation du consommateur au monde réel, à la politique, à l'histoire, à la culture, n'est pas celle de l'intérêt, de l'investissement, de la responsabilité engagée – ce n'est pas non plus celle de l'indifférence totale : c'est celle de la curiosité. Curiosité et méconnaissance désignent un seul comportement d'ensemble vis-à-vis du réel (...) : c'est la dénégation du réel sur la base d'une appréhension avide et multipliée de ses signes »¹⁷². De fait l'exotisme, sa matérialisation dans l'espace urbain en tant que structure d'ambiance, tendent à imposer une image mythologique, au sens barthésien d'un signifiant instrumental s'adressant à un imaginaire confus, « une condensation informe, instable, nébuleuse », faite d'« associations molles »¹⁷³ – une « parole dépolitisée » qui évacue « les rapports humains dans leur structure réelle, sociale »¹⁷⁴. « Le mythe fait une économie : il abolit la complexité des actes humains, leur donne la simplicité des essences, il supprime toute dialectique, toute remontée au-delà du visible immédiat, il organise un monde sans contradictions parce que sans profondeur, un monde étalé dans l'évidence, il fonde une clarté heureuse : les choses ont l'air de signifier toutes seules »¹⁷⁵.

Dans les *Mythologies*, Barthes identifie déjà l'exotisme comme la « figure de secours » de l'altérité, où « l'Autre devient objet, spectacle »¹⁷⁶ ; et il définit le signifiant du mythe comme « une parole volée », rendue après inflexion¹⁷⁷. Les sentiments de fierté et d'aliénation manifestés par les Garifunas instaurent un rapport renouvelé, objectivé à leur identité culturelle. Le processus de patrimonialisation exprime cet attachement à des savoirs et des pratiques qui tendent à périlcliter. Cependant le mouvement ethnique garifuna n'a guère dépassé le domaine du folklore et de la reconnaissance formelle de la part d'institutions intéressées par le développement du secteur touristique ou la propagande d'une identité nationale réconciliée, harmonieusement pluri-ethnique. L'élite culturelle à l'origine du mouvement, considérant le culte des ancêtres et l'ordre rituel comme les garants essentiels de la cohésion communautaire, a fait de la préservation des traditions un objectif prioritaire ; elle s'en trouve très critiquée, et de plus en plus elle prend conscience des dangers d'une telle folklorisation. Le multiculturalisme tel qu'il est pratiqué par les gouvernements successifs montre que la réduction sémiologique (folklorisante) fonctionne comme procès idéologique au-delà du secteur touristique proprement dit, dès lors que celui-ci s'impose comme une des

¹⁷² Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, Denoël, 2005 [1970], p 32.

¹⁷³ Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil, Paris, 1957, p 204.

¹⁷⁴ *Op.cit.*, p 230.

¹⁷⁵ *Op.cit.*, p 231.

¹⁷⁶ Roland Barthes, *Op.cit.*, p 240.

¹⁷⁷ *Op. cit.*, p 211.

principales activités économiques du pays et un enjeu politique prioritaire au niveau national.

La mise en tourisme de la culture garifuna est donc au principe de la hiérarchie socio-ethnique qui détermine la position de Garifunas au sein du système touristique et au-delà, dans la société locale et nationale ; et cependant elle tend à masquer cette même hiérarchie au profit d'une exaltation dépolitisée de la diversité culturelle et du devoir de la préserver. Cet effacement idéologique n'est autre qu'une sélection du visible et l'invisible, conforme aux valeurs et aux intérêts de ceux qui y président, décideurs, entrepreneurs, communicants – et aux intentions que ces derniers prêtent aux touristes qu'ils espèrent attirer.

Ce qui renvoie à la nature visuelle du tourisme : activité médiatisée par l'image, il est l'un des rares points d'entrée du médiologue dans le monde réel ; la démonstration que « la mise en images du monde, vient le jour où elle fait du monde une image »¹⁷⁸. Image imparfaite sans doute. Le tourisme s'immisce dans des rapports de force que l'on ne peut vraiment taire ; il est générateur de tensions nouvelles qui trouvent toujours à s'exprimer. Et les touristes ne sont pas tous dupes des clichés qu'on leur propose. Mais il y a là plus qu'une analogie. Le tourisme est l'expression d'un certain type de société, auquel il doit son essor : la civilisation du loisir, baptisée ainsi par Joffre Dumazedier tant le loisir devient un produit central des sociétés industrielles d'après-guerre¹⁷⁹. Définir le tourisme comme une consommation visuelle, c'est aussi prendre acte de l'environnement mass-médiatique qui est celui du touriste au quotidien – une « logistique du visible » qui de plus en plus « commande la logique du vécu »¹⁸⁰ : l'« ère du visuel » est celle de la circulation mondiale accélérée, d'un « écosystème » kaléidoscopique de la vision ; elle impose « un mode de perception de l'espace et du temps », « un certain horizon d'attente du regard »¹⁸¹.

Aussi, si le tourisme est bien encadré dans les rapports de force de la société d'accueil, sa logique, sa logistique sont profondément marquées par le contexte historique des sociétés qui l'ont vu naître. Approfondir l'analyse du tourisme comme fait social total exige une étude de terrain prolongée, dans un cadre géographique élargi. L'introduction d'une perspective comparative permettrait de pousser plus loin le raisonnement. Le village garifuna d'Hopkins,

¹⁷⁸ Régis Debray, *Vie et mort de l'image. Une histoire de regard en Occident*, Gallimard, coll. Folio / Essais, Paris, 1992, p 487.

¹⁷⁹ Cf. Joffre Dumazedier, *Vers une civilisation du loisir?*, Le Seuil, Paris, 1962.

¹⁸⁰ Régis Debray, *Op.cit.*, p 379.

¹⁸¹ *Op.cit.*, p 286.

situé dans le district de Stann Creek, compte un millier d'habitants, vit de la pêche et d'un développement touristique déjà avancé ; face au développement de complexes haut de gamme par des investisseurs américains, certains tentent de s'organiser pour promouvoir les commerces, guides et artisans locaux. Un site a même été créé à cet effet par l'*Hopkins Business Association*, qui revendique le développement commercial (hôtels, alimentation, artisanat, vente de tours) comme un moyen de préserver la culture garifuna¹⁸². L'aménagement touristique de la baie de Tela, première destination continentale du Honduras, où vivent les communautés garifunas de Rio Tinto, Miami, Tornabe, San Juan, La Ensenada et Triunfo de la Cruz, a atteint des proportions autrement plus importantes. Dernier projet en date, *Los Micos Beach and Golf Resort*, grand complexe hôtelier avec terrain de golf, soulève l'opposition des Garifunas menacés d'expulsion ; financé par l'Etat hondurien, la BID et la Banque centrale d'intégration économique (BCIE), il a pourtant reçu l'aval de Celeo Alvarez, président de l'ODECO (*Organización de Desarrollo Comunitario*), contre l'avis d'autres organisations comme l'OFRANEH (*Organización Fraternal Negra Hondureña*)¹⁸³. Les enjeux territoriaux liés à l'aménagement touristique sont ici fondamentaux, dans le contexte d'un programme de titularisation des terres dont la mise en oeuvre est contestée¹⁸⁴. Comme c'est souvent le cas, la question des aires naturelles protégées est un enjeu stratégique pour le gouvernement ; selon l'OFRANEH, qui dénonce régulièrement la répression violente des opposants, vingt-huit des quarante-six communautés garifunas du Honduras se trouvent désormais à l'intérieur ou à la limite d'une réserve protégée¹⁸⁵. Le long de la côte nord du pays, les Garifunas seraient environ 50 000, soit moins de 1% de la population nationale¹⁸⁶. Au Belize, les chiffres pour 2000 indiquent une population de 14 061 personnes, ce qui représente 6,1% de la population du pays¹⁸⁷. Les deux pays connaissent un afflux de touristes américains, attirés par le sable fin et l'eau cristalline, et ne manquent pas de jouer sur l'exotisme culturel pour se parer de charmes supplémentaires. Au Honduras, l'institut du tourisme dépend du ministère de la culture depuis 1975 ; il est associé à la direction du

¹⁸² <http://www.hopkinsbelize.com> (« *the only site created by the people of Hopkins* »). Consulté le 18 mars 2009.

¹⁸³ Entretien avec Carlos Agudelo, CEMCA (Centre d'Etudes Mexicaines et Centraméricaines), 10 octobre 2009. Cf. l'article « No vivo de las comunidades garifunas como muchos creen », *El Ceibeño*, 12 janvier 2002. Pour un aperçu des oppositions au PPP, voire le dossier consacré à ce sujet sur <http://www.risal.collectifs.net> (consulté le 10 août 2008).

¹⁸⁴ Un recours déposé par l'OFRANEH auprès de la banque mondiale en janvier 2006, qui mentionne notamment l'absence de consultation, la privatisation des terres communautaires et la gestion des réserves par des acteurs privés

¹⁸⁵ Voir OFRANEH, *Un nuevo asesinato en nombre de la supuesta protección de las áreas protegidas*, La Ceiba Atlántida, 25 septembre 2008.

¹⁸⁶ 46 448 individus, soit 0,76% selon le recensement de 2001 (Instituto Nacional de Estadísticas, Tegucigalpa).

¹⁸⁷ Central Statistical Office, Belmopan.

folklore national. Au Belize, l'expansion d'une classe moyenne garifuna, l'influence politique et l'implantation locale du NGC marquent une spécificité nationale, et atténuent la conflictualité des rapports politiques.

Les mêmes problèmes de fond se déclinent selon des données variables – c'est pourquoi l'UNESCO a renoncé à une planification régionale. Les leaders ethniques garifunas tentent pourtant de s'organiser à l'échelle régionale, depuis la création de l'ONECA (*Organización Negra Centro-Américana*) en 1995, à l'initiative, entre autres, de Mario Ellington et Celeo Alvarez¹⁸⁸. Par ailleurs, l'« Initiative Mésoaméricaine de Tourisme », développée par le SICA (Système d'Intégration Centraméricain) dans le cadre du Plan Puebla-Panama¹⁸⁹, montre la pertinence d'un cadrage transnational, dans un contexte d'intégration croissante des plans touristiques au niveau centraméricain. La variation des contextes locaux et nationaux ainsi que les différences de degré dans le développement touristique¹⁹⁰ des trois localités retenues dans le golfe du Honduras devraient permettre de reconduire une problématique similaire, qui replace le tourisme au coeur des rapports sociaux et identitaires, et de remettre en cause les conclusions dégagées ici, par l'apport de données nouvelles. Une enquête exploratoire a vocation à être affinée. La méthodologie qualitative s'est révélée féconde en première approche, le recours à des indicateurs quantitatifs pourrait l'enrichir. Le raisonnement sociologique ne progresse qu'en suivant ce rapport en spirale, entre empirisme et théorie, selon l'idée d'un rationalisme appliqué chère à Gaston Bachelard¹⁹¹. La perspective comparatiste offre l'opportunité d'éclairages croisés et de questionnements nouveaux, concernant une région du monde dont on sait trop peu de choses.

¹⁸⁸ Les organisations membres de l'ONECA sont les suivantes : *National Garifuna Council* (NGC), *National Creole Council of Belize*, *United Black Association for Development* (UBAD) – Belize / *Asociación de Mujeres Garífunas Guatemaltecas* (ASOMUGAGUA), *Organización Negra Guatemalteca* (ONEGUA) – Guatemala / *Organización de Desarrollo Étnico Comunitario* (ODECO) – Honduras / *Asociación AfroGarifuna Nicaragüense* (AAGANIC), *Asociación de Desarrollo y Promoción Humana de la Costa Atlántica* (ADEPHCA) – Nicaragua / *Centro de Mujeres Afrocostarricense*, *Asociación Proyecto Caribe* – Costa Rica / *Asociación de Amigos del Museo Etnocaribeño de Bocas del Toro* (AAMECAB), *Respuesta Afropanameña*, *Southern Diaspora Research and Development Center* – Panama / *Coalition Garifuna USA Inc.*, *Hondurans Against AIDS* (Etats-Unis). Source : <http://www.afrocubaweb.com/oneca.htm>, consulté le 25 juillet 2008.

¹⁸⁹ Grand projet de développement concernant neuf Etats du sud-est du Mexique et les sept Etats centraméricains, lancé officiellement lors du sommet extraordinaire de San Salvador qui réunissait les huit pays « mésoaméricains » du « Mecanismo de Dialogo y Concertación de Tuxtla » le 15 juin 2001, le Plan Puebla-Panamá se décline en huit initiatives : « Desarrollo Sustentable », « Desarrollo Humano », « Prevención y Mitigación de Desastres Naturales », « Promoción del Turismo », « Facilitación del Intercambio Comercial », « Integración Vial », « Interconexión Energética ».

¹⁹⁰ Selon G.V. Doxey, le niveau de ressentiment augmente avec le niveau de développement touristique, de l'enthousiasme à l'antagonisme en passant par l'apathie et l'irritation (cité dans Robert Lanquar, *Sociologie du tourisme et des voyages*, PUF, Que Sais-Je?, 1985, p 75).

¹⁹¹ *La formation de l'esprit scientifique*, Vrin, Paris, 2000 [1934].

Bibliographie

Adams Richard N., Bastos Santiago, Taracena Arriola Arturo, *Las relaciones étnicas en Guatemala, 1944-2000 y Etnicidad, estado y nación en Guatemala, 1808-1985. Una síntesis*, Cirma, Guatemala, 2004.

Adler Judith, « Origins of Sishseeing », *Annals of Tourism Research*, Vol. 16, n°1, 1989, pp 7-29.

Agudelo Carlos, « Les réseaux transnationaux comme forme d'action dans les mouvements noirs d'Amérique latine », *Cahier des Amériques Latines*, n°51-52, 2007, pp. 31- 47.

Alejos Garcia José (éd.), *Dialogando alteridades : identidades y poder en Guatemala*, UNAM, México D.F., 2006.

Amirou Rachid, « Le tourisme comme objet transitionnel », *Espaces et Sociétés*, n°76, 1994, pp 149-164.

Appadurai Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot, Paris, 2001.

Azarya Victor, « Globalization and International Tourism in Developing Countries: Marginality as a Commercial Commodity », *Current Sociology*, n°52, 2004, pp. 949-967.

Bachelard Gaston, *La formation de l'esprit scientifique*, Vrin, Paris, 2000 [1934].

Barthes Roland, *La Chambre Claire. Note sur la photographie*, Gallimard - Le Seuil, 1980.

Barthes Roland , *Mythologies*, Seuil, Paris, 1957.

Bastide Roger, *Les Amériques noires*, L'Harmattan, 1996 [1967].

- Baudrillard Jean, *La Société de consommation*, Denoël, 2005 [1970].
- Baudrillard Jean, *Le Système des objets*, Gallimard, 1978 [1968].
- Baudrillard Jean, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Gallimard, 1993 [1972].
- Bourdieu Pierre, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Le Seuil, Points, 1994.
- Boyer Marc, « Comment étudier le tourisme ? », *Ethnologie Française*, Tome XXXVII, 2002/2, pp 393-404.
- Boyer Pauline, *Le Patrimoine oral et immatériel de l'UNESCO en Amérique hispanique*, Mémoire dirigé par Françoise Moulin-Civil, Université de Cergy-Pontoise, 2005.
- Braud Philippe, *Sociologie politique*, Librairie générale de droit et de jurisprudence, Paris, 1992.
- Brubaker Rogers, « Au-delà de l' « identité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°139, 2001/3.
- Capone Stefania, « Repenser les "Amériques noires". Perspectives de la recherche afro-américainiste », *Journal de la Société des Américainistes*, vol. 90, n°1, 2005, pp 83-91.
- Castells Manuel, *El poder de la identidad*, Alianza Editorial, Madrid, 1999.
- Caton Kellee, Almeida Santos Carla, « Closing the Hermeneutic Circle ? Photographic Encounters with the Other », *Annals of tourism research*, vol. 35, n°1, 2008, pp 7-26.
- Caumartin Corinne, *Racism, Violence and Inequality – an Overview of the Guatemalan Case*, CRISE Workin Paper n°11, mars 2005.
- Cazes Georges, *Les nouvelles colonies de vacances. Tome 1 : le tourisme international à la conquête du Tiers-Monde*, L'Harmattan, Coll. Tourismes et Sociétés, Paris, 1989.

- Chantelat Pascal, « La Nouvelle Sociologie Economique et le lien marchand: des relations personnelles a l'impersonnalité des relations », *Revue Française de Sociologie*, Vol. 43, N°3, Jul.-Sept., 2002, pp 521-556.
- Cole Stroma, « Beyond Authenticity and Commodification », *Annals of Tourism Research*, vol. 34, n°4, 2007, pp 943-960.
- Combessie Jean-Claude, *La méthode en sociologie*, La Découverte, coll. Repères, Paris, 2007.
- Cousin Saskia, « L'UNESCO et la doctrine du tourisme culturel », *Civilisations*, vol. 57 (1-2), 2008, pp 41-56.
- Cunin Elisabeth, Rinaudo Christian, « Visites guidées et marketing de la différence à Cartagena de Indias (Colombie) », *Espaces et Sociétés*, No. 135, 2009, pp 137-156.
- Debord Guy, *La Société du spectacle*, Gallimard, coll. Folio, Paris, 1992 [1967].
- Debray Régis, *Vie et mort de l'image. Une histoire de regard en Occident*, Gallimard, coll. Folio / Essais, Paris, 1992.
- De l'Estoile Benoît, *Le goût des Autres. De l'exposition coloniale aux arts premiers*, Flammarion, Paris, 2007.
- Demazière Eve, *Les cultures noires d'Amérique centrale*, Karthala, 1994.
- Dumazedier Joffre, *Vers une civilisation du loisir?*, Seuil, Paris, 1962.
- Dumoulin Kervran David, « Les ONG latino-américaines après l'âge d'or : entre internationalisation et dispersion », dans Polymnia Zagefka (dir.), *Amérique latine*, La Documentation Française, Paris, 2006, pp 31-50.

- Furt Jean-Marie, Michel Franck (dir.), *Tourismes et identités*, L'Harmattan, Tourismes et sociétés, Paris, 2006.
- Ghidinelli Azzo, *La Familia Entre Los Caribes Negros, Ladinos y Kekchies de Livingston*, Instituto Indigenista Nacional, Guatemala, 1976.
- Goffman Erving, *Les Cadres de l'expérience*, Editions de Minuit, Paris, 1991.
- Goffman Erving, *Les rites d'interaction*, Les Editions de Minuit, Le Sens Commun, Paris, 1974.
- Gonzalez Nancie, « Garifuna Settlement in New York : A New Frontier », *International Migration Review*, Vol. 13, n°2, Summer 1979, p 255.
- Gonzalez Nancie, *Peregrinos del Caribe, etnogénesis y etnohistoria de los garífunas*, Guaymaras, Tegucigalpa, 2008 [1988].
- Greene Oliver, « Ethnicity, Modernity and Retention in the Garifuna Punta », *Black Music Research Journal*, Vol. 22, n°2, Automne 2002, pp 189-216.
- Helms Mary, « Black Carib Domestic Organization in Historical Perspective : Traditional Origins of Contemporary Patterns », *Ethnology*, Vol. 20, n°1, Janvier 1981, pp 77-86.
- Jadé Mariannick, *Patrimoine immatériel. Perspectives d'interprétation du concept de patrimoine*, L'Harmattan, Coll. Muséologies, Paris, 2006.
- Juteau Danielle, *L'ethnicité et ses frontières*, Presses de l'université de Montreal, 1999.
- Kliksberg Bernardo, « Capital social y cultura, claves olvidadas del desarrollo », *Revista Economia*, n°173, IIES, Facultad de Ciencias Economicas, USAC, Guatemala, 2007.
- Lacarrière Monica Beatriz, « El turismo y la producción de "estéticas del exotismo " y de "estéticas del conflicto ", sus vínculos, ajustes y desajustes en el contexto crítico de Buenos Aires », *Trace*, n°45, juin-juillet 2004.

Lahire Bernard, *L'esprit sociologique*, La Découverte, Paris, 2005.

Lanquar Robert, *Sociologie du tourisme et des voyages*, PUF, Que Sais-Je?, 1985.

MacRae Taylor Douglas, « The Black Caribs of British Honduras », *Anthropology*, n°17, 1951.

Mauss Marcel, *Essai sur le don*, Edition électronique, Les classiques des sciences sociales, 2002 [1923-1924], p 102.

Martuccelli Danilo, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 2002.

Memmi Albert, « Portrait du colonisé », *Esprit*, n°250, mai 1957, pp 790-810.

Mendez Nelson Caro, « Vínculos y efectos de la globalización en la organización social, económica y en la prevalencia de malaria en la Región Costera de Livingston », *Cuadernos de Salud Pública*, vol. 23, suppl. 1, Guatemala, 2007.

Michaud Guy (dir.), *Identités collectives et relations interculturelles*, Complexe, 1978.

Mohr de Collado Maren , « Los Garinagu en Centroamérica y otros lugares. Identidades de una población afro-caribe entre la tradición y la modernidad », *Indiana* n°24, 2007, pp 67-86.

ONEGUA, *Sobre Livingston y la comunidad garifuna, diagnóstico*, Livingston, 1998.

Palacio Joseph (ed.), *The Garifuna : a nation across borders. Essays in social anthropology*, Cubola Books, 2005.

Poutignat Philippe, Streiff-Fénart Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, PUF, Paris, 1995.

Quijano Anibal, *Colonialidad del saber : eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, Buenos Aires, Clacso, 2005.

- Rauch André, « Le tourisme ou la construction de l'étrangeté », *Ethnologie française* 2002/2, Tome XXXVII, pp 389-392.
- Raymond Nathalie, « Los interrogantes que plantea América Latina al estudio del fenómeno turístico », *Trace*, n°45, juin-juillet 2004, pp 11-31.
- Réau Bertrand, Poupeau Franck, « L'enchantement du monde touristique », *Actes de la recherche en sciences sociales* n°170, décembre 2007.
- Reina Luis (coord.), *Los Retos de la etnicidad en los estados-naciones des siglo XXI*, CIESAS, INI, 2000.
- Rey Nicolas, « La movilización de los Garífunas para preservar sus tierras "ancestrales" en Guatemala », article inédit, communication personnelle, septembre 2009.
- Rey Nicolas, *Les ancêtres noirs "révolutionnaires" dans la ville caribéenne aujourd'hui : l'exemple de Livingston, Guatemala*, Thèse de doctorat, Université de Paris 1, 2001.
- Rey Nicolas, « Les Garifunas. Entre « mémoire de la résistance » aux Antilles et transmission des terres en Amérique centrale », *Cahiers d'études africaines*, n°177, 2005, pp 152-155.
- Rey Nicolas, *Quand la Révolution aux Amériques était nègre*, Karthala, 2005.
- Said Edward, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Ed. Du Seuil, Paris, 1980 [1978].
- Segura Gustavo, Inman Crist, *Turismo en Guatemala : el reto de la competitividad*, CLACDS/INCAE, janvier 1997.
- Simmel Georg, *La tragédie de la culture et autres essais*, Petite Bibliothèque Rivages, Paris, 1988.
- Simmel Georg, *Philosophie de l'argent*, PUF, coll. Quadrige, Paris, 1987 [1900].

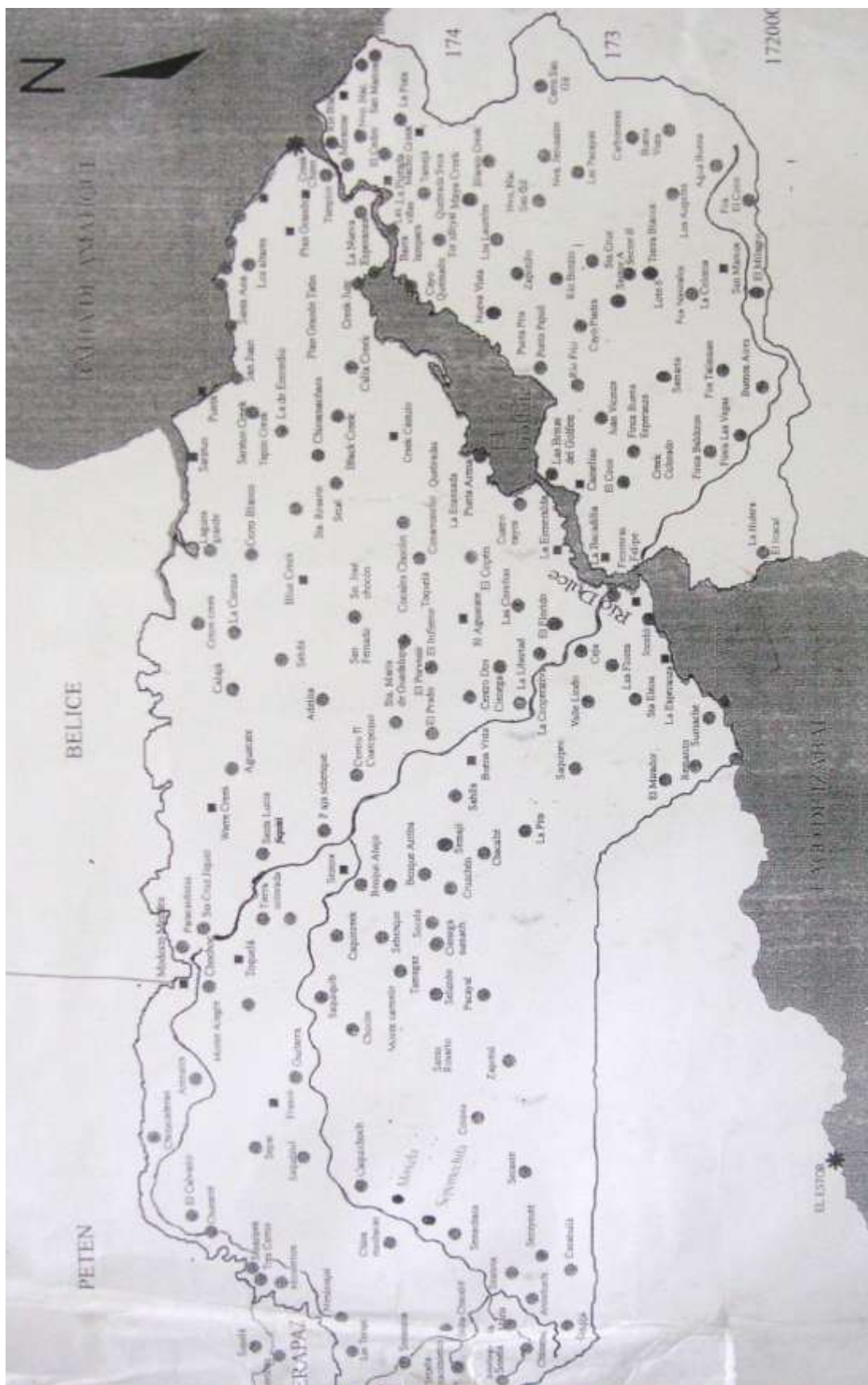
- Smith Valene (ed.), *Hosts and Guests. The Anthropology of Tourism*, University of Pennsylvania Press, 1989 [1978].
- Sorensen Anders, « Backpackers Ethnography », *Annals of Tourism Research*, Vol. 30, n°4, 2003, pp 861-862.
- Tertulian Nicolas, « Aliénation et désaliénation : une confrontation Lukacs-Heidegger », *Actuel Marx*, n°39, 2006.
- UNESCO, *Les effets du tourisme sur les valeurs socio-culturelles*, Paris, 20 septembre 1975.
- Urbain Jean-Didier, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Payot & Rivages, Petite Bibliothèque Payot, 2002 [1991].
- Urbain Jean-Didier, « The Tourist Adventure and his images », *Annals of Tourism Research*, vol. 16, n° 1, 1989, pp 106-118.
- Urry John, *The Tourist Gaze. Leisure and Travel in Contemporary Societies*, Sage Publications, Londres, 1990.
- Urry John, Rojek Chris (eds.), *Touring Cultures : Transformations of Travel and Theory*, Routledge, Londres, 1997.
- Van den Berghe Pierre, *The Quest for the Other. Ethnic Tourism in San Cristobal, Mexico*, University of Washington Press, 1994.
- Wade Peter, *Race and Ethnicity in Latin America*, Pluto Press, Londres, 1997.
- Wallerstein Immanuel, *Le système-monde du XVème siècle à nos jours*, Flammarion, Paris, 1984.
- Warnier Jean-Pierre, *La mondialisation de la culture*, La Découverte, coll. Repères, Paris, 2004.

Winkin Yves, *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, De Boeck Université, Culture & Communication, Bruxelles, 1996.

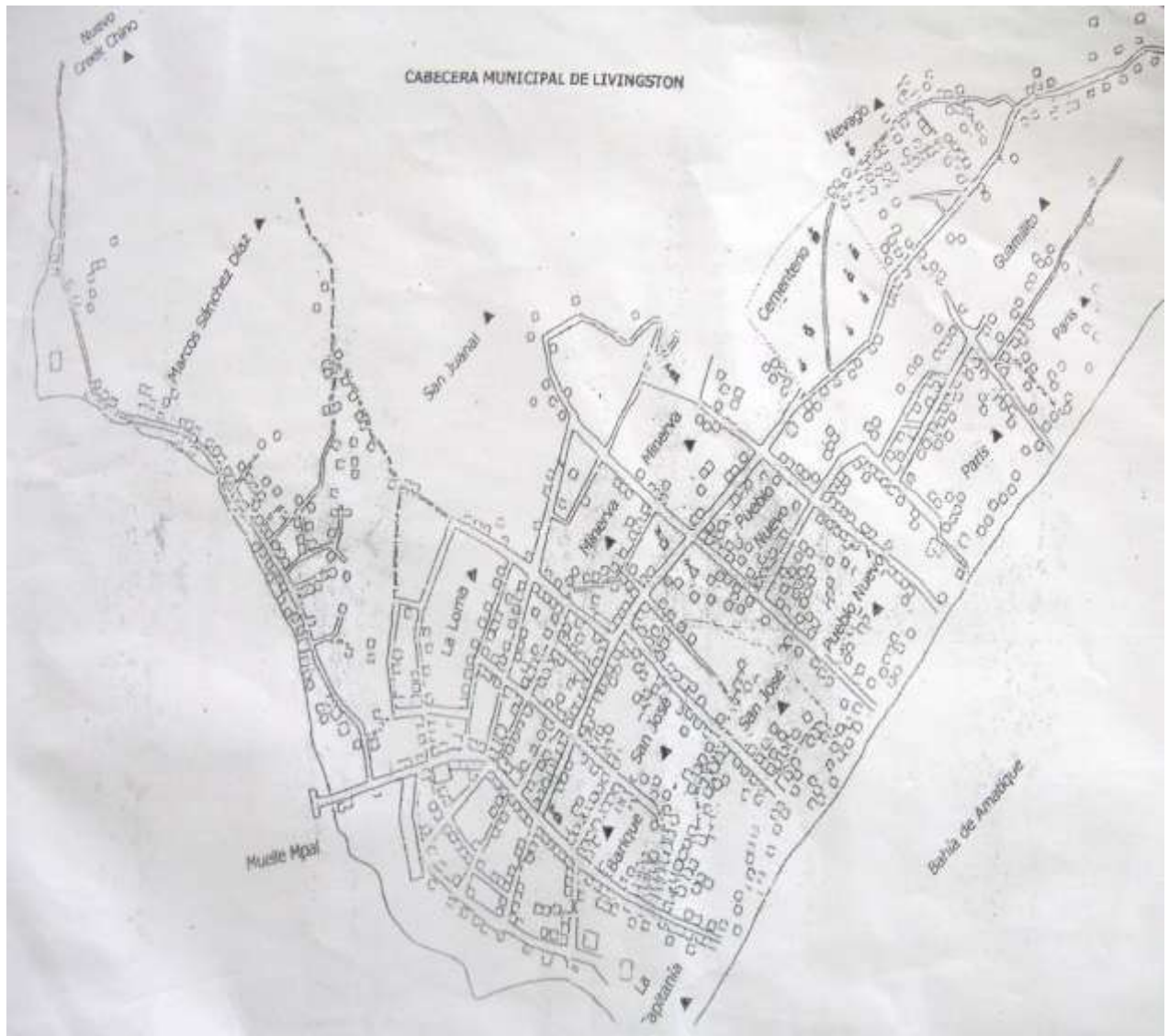
Zea Leopoldo, Magallon Mario (coord.), *Geopolítica de América Latina y del Caribe*, Tierra Firme, México D.F., 1999.



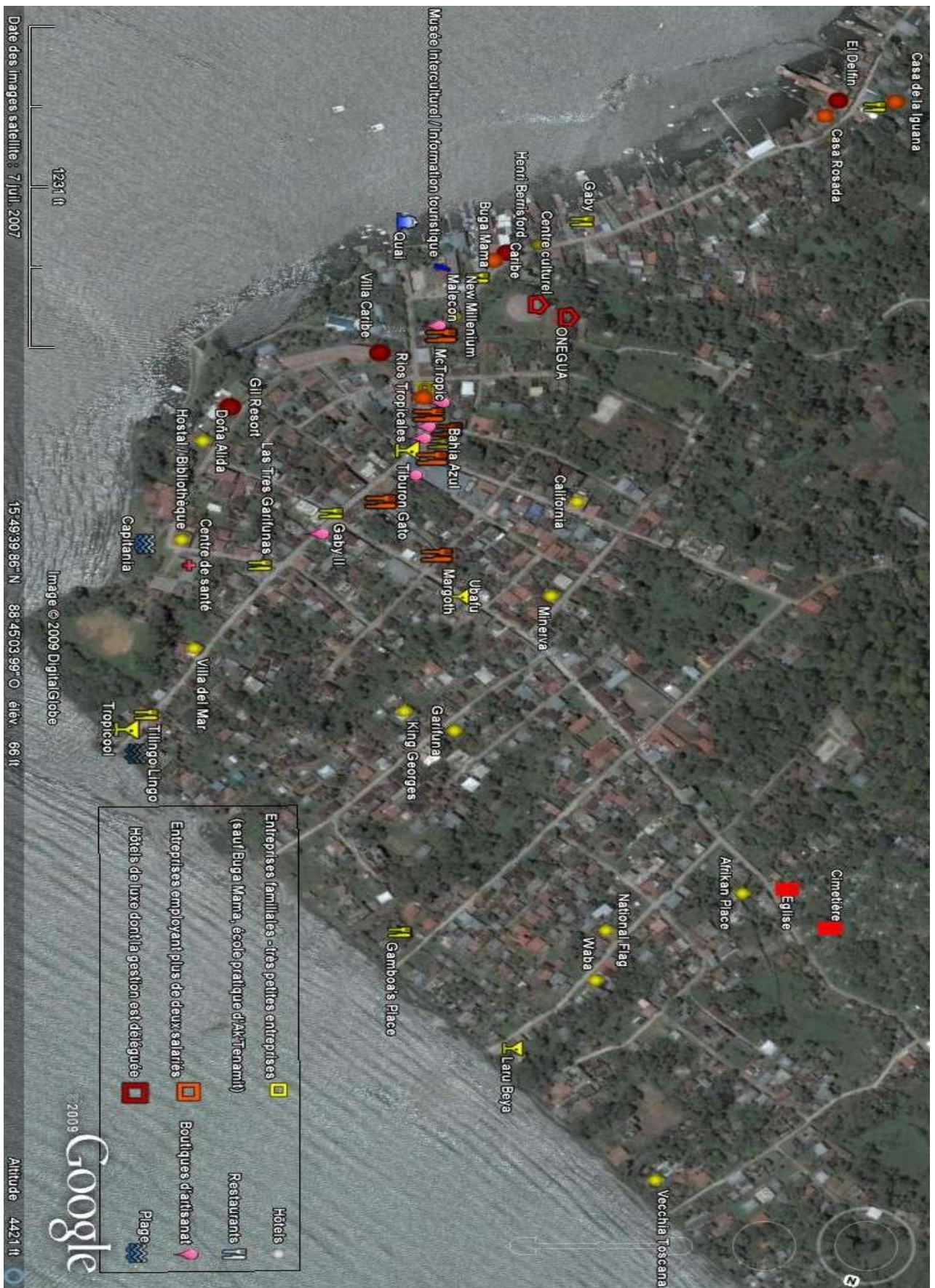
Carte 1 : les villages garifunas d'Amérique centrale d'après William V. Davidson (1974, reproduit dans Eves Demazière, *Op.cit.*).



Carte 2 : villages du municpe de Livingston (carte de la municipalité).



Carte 3 : la ville de Livingston (carte de la municipalite).



Carte 4 : carte touristique de la zone urbaine de Livingston, selon la taille des entreprises.



Carte 5 : le centre touristique – légende identique à la carte 1.

Annexe : tourisme durable et humanitaire à Livingston

Au cours de ces dernières années, plusieurs établissements se sont vu décerner le label « Green Deal » : le *Villa Caribe*, le *Happy Fish*, le *Delfin*. Plusieurs grandes multinationales (McDonald's, Castorama, etc.) en sont déjà estampillées. Ce label a été créé par l'ONG multi-millionnaire *Rainforest Alliance*, basée à New York. Gérée par des entrepreneurs du pays, l'association *Alianza Verde*, en tant que partenaire local, est chargée de sa distribution au Guatemala¹⁹².



Alors que ce label s'impose comme une norme de certification au niveau centraméricain, ses critères sont pour le moins flous ; il récompense autant l'installation d'ampoules basse consommation que la qualité du service ou l'achat de produits locaux, selon un système de points qui s'avère fort peu contraignant. Une fois certifiée, l'entreprise est censée contribuer à la préservation de l'environnement et au développement local, sans plus de précision. Un des moyens d'augmenter son score est de créer un projet humanitaire, ce que n'a pas manqué de faire Gustavo Turcios, par son agence *Gowithgustours*. Pendant que des employés sous-payés s'affairent en cuisine et nettoient le jacuzzi du *Delfin*, les touristes américains des *cruceros* débarquent à l'hôtel pour une première distribution de matériel scolaire et médical. Puis une virée dans des écoles du coin ; barres chocolatées et canettes de soda pour les enfants, pour les responsables des ordinateurs. Ce tour express de quelques heures se termine par une virée dans *l'aldea* La Pintada, dans la forêt qui borde l'estuaire ; au programme, lancer de Snickers aux femmes et distribution de bonbons aux bambins en *cayucos*. Le tout dûment filmé, photographié, agrémenté de quelques remarques sur la tranquillité du mode de vie indigène. Cela fait bien rire mes interlocuteurs : « *es una pantalla* » ; « *un show, un espectáculo* » ; « *pura fantasia* ». Qui a dit que la sociologie rompait avec les catégories du sens commun ?

¹⁹² Informations disponibles sur les sites officiels <http://www.rainforest-alliance.org> et <http://www.alianzaverde.org>, consultés en août 2008.



